« LES DÉCLARATIONS DES ALLEMANDS SONT AUSSI PRÈS DE LA VÉRITÉ QUE GOEBBELS RESSEMBLE À UN APOLLON !!! »

La réception de la propagande allemande en Belgique occupée (1940-1944) à travers les journaux personnels[1]

- Coline Gérard & Louis Fortemps -

Durant la Seconde Guerre mondiale, l'Occupant allemand met en place en Belgique un vaste appareil de propagande, qui contrôle la transmission des informations et organise divers évènements culturels, dans le but de diffuser l'idéologie nationale-socialiste dans le plat pays. On peut toutefois se demander comment la population occupée, de son côté, reçoit cette propagande à priori bien organisée. Comment réagit-elle aux informations censurées ? Participe-t-elle aux évènements culturels ? Dans leurs journaux personnels, vingt-sept diaristes témoignent de la manière dont ils et elles perçoivent la propagande de l'Occupant, et rapportent les réactions de la population occupée qu'ils observent dans leur environnement. L'objectif du présent article sera ainsi d'étudier dans quelle mesure les témoignages de ces différents diaristes permettent d'analyser la réception de la propagande allemande en Belgique occupée.

I. Introduction

Entre mai 1940 et septembre 1944, en Belgique et dans le Nord-Pas-de-Calais, la *Propaganda-Abteilung* censure la presse écrite et assure la diffusion des actualités filmées allemandes, tandis que la radio nationale est transformée en deux postes à ses ordres, Radio Bruxelles en français et *Zender Brussel* en néerlandais. Ainsi, la propagande allemande établit son contrôle sur les informations diffusées à la population occupée, ainsi que sur tous les secteurs culturels, du théâtre à la musique en passant par les arts et la littérature, assurant par là un semblant de continuité de la vie culturelle. Globalement, cette propagande joue un rôle majeur dans la mise en œuvre de la politique de maintien du « calme et de l'ordre » *(Ruhe und Ordnung),* et ce afin de s'assurer que les civils offrent le moins d'opposition à l'occupant. Plus largement, selon la volonté de Joseph Goebbels, la *Propaganda-Abteilung* est chargée de contribuer à l'établissement du nouvel ordre européen sous la coupe du *III. Reich*. De cette façon, elle tente d'arracher la Belgique à l'influence culturelle française, tout en diffusant l'idéologie nationale-socialiste et la culture germanique, pour faire de l'Allemagne le nouveau centre culturel européen.[2]

Face à cet appareil de contrôle médiatique développé et bien organisé, qu'en est-il du côté occupé ? Comment la population occupée belge percevait-elle la propagande allemande durant la Seconde Guerre mondiale ? Les travaux qui traitent de la propagande allemande ou de ses manifestations mentionnent quelquefois la manière dont la population occupée réagit à certains de ses aspects, en citant des carnets personnels.[3] Toutefois, à ce jour, aucune étude n'envisage le point de vue individuel des occupés comme *point de départ* ni n'entend analyser la réception de la propagande allemande dans son ensemble, au-delà d'évènement ou d'un média particulier.[4] Dès lors, si la présente étude n'a pas la prétention de mettre en lumière cette partie d'ombre de l'historiographie, elle a au moins l'ambition de lui apporter un premier éclairage.

Pour ce faire, nous avons utilisé des journaux personnels de la population occupée en Belgique, qui permettent d'évaluer la manière dont les évènements étaient perçus par les diaristes. Selon Philippe Lejeune, spécialiste de l'autobiographie, un journal est une « écriture au jour le jour : une *série de traces datées* » : par *journal,* il a donc été entendu un document écrit de manière régulière, dont chaque entrée est datée et évoque des évènements plus ou moins contemporains.[5] Les intérêts de cette source particulière sont multiples : d'abord, le diariste consigne son expérience peu de temps après l'avoir vécue, ce qui amoindrit le risque que la distance temporelle ait lissé les souvenirs à l'aune d'expériences postérieures. De surcroit, la dimension relativement immédiate de la rédaction d'un journal induit que

1. Cet article a été écrit dans le cadre d'un stage réalisé à l'*Institute for media Studies* (KU Leuven) durant l'année 2022-2023 sous la supervision du professeur Roel Vande Winkel et de Louis Fortemps, doctorant étudiant les services de propagande allemands, la *Propaganda-Abteilung Belgien*. Cette dernière étude est financée par la Région Hauts-de-France et la KU Leuven, dans le cadre du projet C14/23/036 : « Propaganda, Media, Culture and Public Life under the German Occupation (1940-1945) : local, national and transnational perspectives ».
2. Louis Fortemps & Roel Vande Winkel, « The German Military Propaganda Department Belgium (Propaganda-Abteilung Belgien) vis-à-vis 'Cultures of Spectacles' in occupied Belgium (1940-1944) », *Revue Belge d'Histoire Contemporaine,* LIII, 1-2, 2023, 170-200.
3. À ce titre, on peut par exemple citer Céline Rase, qui étudie la réception de la radio censurée, ou encore Emmanuel Debruyne, qui pour sa part s'intéresse à la réception des informations sur la bataille de Stalingrad. Céline Rase, *Interférences. Radios, collaborations et répressions en Belgique occupée (1939-1949),* Namur, 2021 ; Emmanuel Debruyne, « Stalingrad in Belgien und in Frankreich. Das Echo auf die Schlacht um Stalingrad bei Belgiern und Franzosen in den vom Deutschen Reich besetzten Französischsprachigen gebieten », in Gorch Pieken, Mathias Rogg & Jens Wehner (dir.), *Stalingrad,* Dresden, 2012, 198-215.
4. Johannes Schmid a tenté d'étudier la réception de la propagande allemande, mais s'est uniquement basé d'une part sur une étude de l'opinion publique de Paul Struye, un contemporain, dont nous utiliserons le journal, d'autre part et surtout sur des rapports allemands : Johannes Schmid, « Comment gérer l'occupation de la Belgique ? La propagande allemande en 1940 », in Stefan Martens & Prauser Steffen (dir.), *La guerre de 1940. Se battre, subir, se souvenir,* Villeneuve d'Ascq, 2014.
5. Philippe Lejeune & Catherine Bogaert, *Le journal intime : histoire et anthologie,* Paris, 2006, 22.

les anecdotes rapportées revêtent généralement un caractère anodin : d'une part, le diariste peut mieux se souvenir des détails et des évènements plus ordinaires. D'autre part, il « ne s'interroge pas sur la pertinence ou l'intérêt que peut susciter ce qu'il écrit. »[6] Enfin, le fait qu'il n'y ait pas de destinataire au journal (autre que l'auteur lui-même) limite également l'autocensure et permet ainsi au diariste de livrer des commentaires dont il se serait d'ordinaire abstenu par crainte de la honte, de l'opprobre ou encore, dans un contexte d'occupation, de la répression.[7] À ce titre, le journal écrit dans la clandestinité peut constituer un « défouloir »[8] répondant à « l'ambition de garder, d'une façon détournée, sa liberté de penser et de parole ».[9] Il est donc un réceptacle de choix pour recevoir ce que pensent les diaristes de l'Occupant, à fortiori de ses mesures de propagande.

Il serait bien sûr intéressant d'approfondir nos résultats par des recherches sur le même sujet réalisées avec d'autres types de sources tels que, par exemple, la presse clandestine ou encore les sondages d'opinion des réseaux de renseignements clandestins, qui informaient le gouvernement en exil à Londres, via la Sureté, de l'état de l'opinion publique belge.[10] Toutefois, nous nous sommes focalisés sur la réception de la propagande à travers les journaux personnels : il conviendra subséquemment de garder à l'esprit que les résultats de nos recherches sont issus de l'analyse de points de vue particuliers exprimés via cette source spécifique.

À côté de ces riches apports, le journal personnel comporte une série de limites : d'abord, s'il permet d'approcher au plus près la réalité, « il ne nous est pas possible de la vivre. […] Nous n'avons pas accès aux sentiments, mais à leur expression ».[11] Il ne faut pas non plus oublier que le journal personnel constitue *un* point de vue sur une expérience, et que celui-ci n'est que partiel dans la mesure où le diariste opère tout de même une sélection dans les informations qu'il choisit de consigner. Enfin, les diaristes peuvent être issus de catégories socioprofessionnelles différentes, mais viennent rarement de milieux populaires : le point de vue sur lequel nous basons nos observations est généralement celui des élites et des classes moyennes.[12]

En ce qui concerne le corpus que nous avons constitué, celui-ci comporte vingt-sept journaux d'une longueur variable (une moyenne de 570 pages), avec une certaine diversité dans les profils des diaristes, selon la disponibilité des sources. En ce sens, nous avons utilisé des journaux d'hommes (17) et de femmes (9), de francophones (19) et de néerlandophones (8)[13], de jeunes et de moins jeunes (de 9 à 68 ans en 1940, pour les journaux dont l'âge du diariste est connu). En ce qui concerne la répartition géographique, la plupart de nos diaristes viennent de Bruxelles (10), en raison du fait que nous sommes partis d'un noyau dur à la capitale – zone pour laquelle le plus de journaux personnels sont conservés et sont le plus accessibles. Nous avons ensuite élargi le corpus à l'ensemble du territoire belge : en ce sens, nous avons, dans la mesure du possible, consulté deux journaux par province, l'un écrit par un homme et l'autre par une femme, en privilégiant les documents les plus complets.[14] Il persiste cependant des disparités régionales en raison, d'une part, du fait qu'il n'y avait parfois peu

6. Ilona Dauw, *Émotions et occupations à l'Est : la vie quotidienne dans les journaux personnels polonais durant la Première Guerre mondiale,* mémoire de master, 2022, 10.
7. Janna Aerts, « Ritual and Necessity. Practices of Diary Writing in Occupation Diaries from Brussels », *Revue belge de philologie et d'histoire,* 98, 2020, 759 ; voir aussi Janna Aerts, *Hoe heb ik u noodig dezer dagen'. Brusselse schrijversdagboeken tijdens de Tweede Wereldoorlog,* thèse de doctorat, 2019.
8. Charles Riondet, « Journaux intimes de clandestinité », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire,* 132, 2016, 143.
9. *Idem,* 140.
10. Voir à ce sujet Emmanuel Debruyne, *La maison de verre : agents et réseaux de renseignements en Belgique occupée (1940-1944),* thèse de doctorat, 2006, 439 et 445-447.
11. Ilona Dauw, *Émotions et occupations à l'Est,* 11.
12. Pour notre part, la majorité de nos diaristes sont écrivains, magistrat, commerçant ou encore journaliste.
13. Les citations néerlandophones ont systématiquement été traduites en note de bas de page.
14. Par « complet », nous entendons les documents qui couvrent à la fois une période plus large et qui comportent le plus de détails en termes de contenu.

voire pas de carnets conservés dans les centres d'archives selon les provinces. D'autre part, certains diaristes, nous le verrons, n'abordent pas du tout la propagande allemande : nous avons alors, si cela nous était permis, élargi le corpus à trois à quatre journaux par province.[15] La faible proportion de femmes et de néerlandophones s'explique, elle aussi, par la disponibilité des sources au moment de constituer notre corpus.

Au niveau des tendances politiques, il convient de noter que nous avons eu accès à peu de journaux de résistants et de collaborateurs. En effet, d'une part, la tenue d'un journal clandestin comporte des risques dans la mesure où, outre le fait qu'il s'agisse d'une activité en soi interdite, la découverte d'un tel document par l'occupant peut s'avérer être pour le moins gênante si le diariste y raconte ses activités clandestines ou encore donne son avis sur la politique de manière trop explicite. À cet égard, le journal de Geneviève Vandamme (°1920), jeune femme originaire d'Anhée (Namur) qui entre en résistance en 1941, voit ses entrées se raréfier plus ou moins à cette même période.[16] D'autre part, à l'inverse, les adeptes de « l'ordre nouveau » qui ont tenu un journal sous l'Occupation auraient eu tout intérêt à s'en débarrasser à la fin de la guerre, ou en tout cas à en amputer une partie du contenu. À ce titre, nous avons consulté le journal de Jef Van Bilsen (°1913), militant du Verdinaso,[17] et celui de Jozef Seurs-Bijnens (°1907), qui rapporte scrupuleusement les discours de Staf De Clercq et s'inquiète du « salut de la Flandre » si l'Allemagne perdait la guerre.[18] Cependant, les deux documents ont été dactylographiés après le conflit et il ne serait pas étonnant que les passages les plus compromettants aient été enlevés. Van Bilsen, en ce sens, rapporte par exemple être allé au cinéma, mais ne mentionne ni quel film il a vu ni ce qu'il en a pensé : il ne commente d'ailleurs pas du tout la propagande allemande sur l'ensemble de la version conservée de son journal. Seurs-Bijnens, plus bavard, reste néanmoins très prudent dans ses affirmations. Les journaux que nous avons utilisés sont à cet égard en majeure partie inédits (16), mais un peu moins de la moitié de ces documents ont été retapés avant d'être versés au centre d'archives dans lequel ils sont conservés. Dès lors, il n'est pas exclu que le texte ait été quelque peu manipulé lors de cette « mise au net »[19]. Il convient donc de garder à l'esprit que les tendances antiallemandes que nous pourrons observer dans notre analyse sont sans doute surreprésentées en raison du peu de documents écrits par des adeptes du régime national-socialiste et du risque que les extraits moins critiques de « l'ordre nouveau » aient été tronqués au moment de la réécriture de certains journaux. Également, notre corpus se compose en majorité de journaux francophones, ce qui pourrait avoir eu comme conséquence d'hypertrophier le ton généralement « résistant » des propos : il serait à cet égard intéressant d'élargir le corpus de sources à des journaux néerlandophones pour étudier dans quelle mesure les résultats de recherche auraient été différents.

À côté de ces tendances politiques marquées, les diaristes de notre corpus développent peu leurs opinions politiques de manière fine, mais se montrent en effet de manière générale hostiles aux Allemands et à l'occupant (sans faire la différence entre les deux), de façon plus ou moins marquée selon les cas. Nos observations en ce sens correspondent à celles de Paul Struye dans son rapport sur l'évolution de l'opinion publique belge, qui distingue une minorité collaboratrice d'une « très grosse majorité » hostile à l'Occupant. Cette étude, qui date de 1945, reste la référence historiographique sur l'opinion publique belge le

15. Les journaux se répartissent géographiquement comme suit : deux en Flandre-Occidentale, trois en Flandre-Orientale, trois à Anvers, un dans le Limbourg, un au Luxembourg, quatre à Namur, trois à Charleroi, aucun dans le Brabant ni à Liège.
16. Journal intime de Geneviève Vandamme (Musée des Résistances, *Fonds De Cocqueau des Mottes,* AWF.19.5, n°10).
17. Jan Creve, « BILSEN, Jef (eigenlijk Jozef) van », in Reginald De Schrijver, Bruno De Wever et Gaston Durnez (dir.), *Nieuwe encyclopedie van de Vlaamse beweging,* vol.1, Tielt, 1998, 497-498.
18. Uit het dagboek van een huisvader tweede wereldoorlog en wat er aan voorafging (dagboek van Jozef Seurs-Bijnens), septembre 1939-janvier 1945 (CEGES, AB165).
19. Philippe Lejeune & Catherine Bogaert, *Le journal intime,* 151.

plus souvent mobilisée dans les travaux[20] : dans le cadre de la présente recherche, nous mettrons ponctuellement à l'épreuve certaines de ses conclusions à la lumière de ce que nous avons pu, pour notre part, observer dans les journaux par rapport à la propagande.

En somme, l'étude de la réception de la propagande allemande via l'analyse de ce qu'en dit en un échantillon de contemporains dans ses journaux personnels comporte un lot de biais qu'il convient de ne pas ignorer pour ne pas tomber dans l'extrapolation. Si ces vingt-sept points de vue sur l'ensemble de la population ne nous permettent pas de prétendre à une quelconque représentativité, construire l'histoire d'un objet particulier depuis le point de vue occupé est une opération complexe (qui n'en reste pas moins utile) dans la mesure où, dans le contexte de guerre, ceux-ci se trouvent dans une position subordonnée au pouvoir dominant. Il n'existe donc pas d'institution productrice d'archives autre qu'allemande qui récolterait son avis, telles que des sondages détaillés de l'opinion publique et de ses réactions.[21] Il existe bien, comme mentionné ci-dessus, l'étude de Paul Struye sur l'opinion publique en Belgique occupée, mais elle date de 1945, et part elle aussi d'un point de vue situé.[22] Les autres sources à ce propos sont allemandes, émanant soit de la propagande elle-même, soit de l'administration d'Occupation ou de sa police, n'offrant donc que le point de vue de l'occupant.[23] En ce sens, l'étude du point de vue de la population occupée doit se faire par « traces d'initiative autonome » (Gramsci) – dont les journaux clandestins constituent un spécimen lui aussi très situé –, avec l'inconvénient que celles-ci ne permettent pas d'atteindre la représentativité.[24] Ainsi, utiliser vingt-sept points de vue individuels pour étudier notre sujet, « ce n'est pas dire que le matériau empirique disponible puisse satisfaire toutes les exigences du projet », mais concevoir « une échelle d'analyse à l'aune de l'acteur individuel comme un point d'ancrage particulièrement adéquat afin de saisir un pan de la réalité historique ».[25] Dans les carnets personnels en effet, le diariste relate nombre d'observations du monde qui l'entoure, le journal constituant par là une sorte de « judas optique » qui permet à l'historien·ne d'observer la société belge durant la Seconde Guerre mondiale depuis le point de vue d'un occupé particulier (le diariste). Celui-ci rapporte de fait nombre d'anecdotes à propos de scènes auxquelles il aurait assisté dans la rue entre occupés et occupants, de conversations entre occupés qu'il a tenues ou entendues, mais également de paroles injurieuses qu'un occupé aurait proférées « profitant de l'anonymat d'une foule ou d'un incident ambigu ».[26] Outre sa fonction d'acteur, le diariste revête également en ce sens celle de témoin de son époque. Analysé dans une perspective microhis-

20. La notice « Opinion publique » écrite par José Gotovitch dans le *Dictionnaire de la Seconde Guerre mondiale en Belgique* s'en inspire à ce titre en grande partie : José Gotovitch, « Opinion publique », in Paul Aron & José Gotovich (dir.), *Dictionnaire de la Seconde Guerre mondiale en Belgique,* Bruxelles, 2008, 299-304.

21. Les réseaux de renseignements clandestins sont tout de même attentifs à cette question et ne manquent pas d'en informer le gouvernement en exil à Londres, via la Sûreté. Il serait intéressant, pour aller plus loin, d'également consulter ces rapports et d'étudier ce qu'ils en disent au sujet de la réception de la propagande allemande. Voir Emmanuel Debruyne, *La maison de verre,* 439 et 445-447. Voir aussi, sur cette question, Ian Kershaw, « How effective was nazi propaganda ? », in David Welch (dir.), *Nazi Propaganda, the power and the limitations,* London, 2015, 180-205.

22. Paul Struye, *L'évolution du sentiment public en Belgique sous l'occupation allemande,* Bruxelles, 1945. Dans le cadre de la présente recherche, nous avons fait le choix de ne pas utiliser cette étude en raison du fait, d'une part, que nous avons utilisé le *Journal de guerre* de Paul Struye dans notre corpus de source : il aurait été dès lors biaisé de comparer nos résultats de recherche établis sur base du journal d'un auteur avec les observations de ce même auteur. D'autre part, le statut particulier de ce document, entre travail et source, nous a amené à l'exclure étant donné que, comme mentionné, l'objectif de cette analyse est moins d'étudier « la réception de la propagande allemande en Belgique occupée » que de saisir ce qu'il est possible d'en dire sur base de la source journaux personnels spécifiquement.

23. La *Propaganda-Abteilung* et la *Geheime Feldpolizei* envoient deux fois par mois un *Stimmungsbericht* à leurs supérieurs à Berlin, tandis que l'administration militaire aborde le sujet dans ses rapports d'activités. Conservés partiellement pour les années 1943-1944, les *Meldungen aus Belgien* de la *Sipo-SD* sont une source précieuse. Voir CEGES, AA553, AA570 et AA577. Pour la GFP : *German Records Microfilmed at Alexandria,* T-501, 108.

24. Antonio Gramsci, *Cahiers de prison,* vol. 5, Paris, 1991, 309.

25. Ivan Ermakoff, « La microhistoire au prisme de l'exception », in *Vingtième siècle. Revue d'histoire,* 2018, 139, 193.

26. James SCOTT, *La domination et les arts de la résistance : fragments du discours subalterne,* Paris, 2008 (trad. Olivier Ruchet), 16.

torique, ce cas individuel peut alors « prétendre accéder à une signification qui le dépasse »[27] et, combiné à d'autres cas et à une analyse fine du contexte, permettre de dégager des tendances, sans pour autant atteindre la généralité. En somme, si les carnets personnels ne permettent ni d'arriver à la représentativité ni, par là, d'appréhender *la* réalité du monde qui entoure toutes les personnes occupées, ils apportent bien une pluralité d'éclairages sur *leur* réalité, à partir de points de vue d'une partie d'entre eux, jusque-là peu pris en compte.

Nous avons ainsi lu les carnets de l'invasion en mai 1940 à la libération en septembre 1944 et avons relevé tous les extraits dans lesquels le diariste parlait de la propagande.[28] Par *propagande,* il est entendu tout type d'information transmise par les Allemands (mais aussi, nous le verrons, par les Alliés), allant des évènements culturels tels que des expositions aux campagnes d'affichage, en passant par les déclarations dans la presse et à la radio. De fait, selon le *Trésor de la langue française,* « entre l'information et la propagande, il y a au moins une différence de degré et d'intention. L'information se veut information, c'est-à-dire communication de données dont l'informé fera ce qu'il veut. […] La propagande se veut propagande, c'est-à-dire influence sur celui à qui elle s'adresse. Elle veut convaincre. »[29] Ainsi, puisque les assertions des camps ennemis sont largement orientées, et tendent bien à convaincre les récepteurs de leur puissance militaire ou encore du bienfondé de leurs actions, nous avons considéré tout type d'information transmise par les Allemands et les Alliés via leurs médias comme de la propagande.

Nous commencerons par présenter la réaction des diaristes face à « l'attitude correcte » des Allemands dans les premiers temps de l'Occupation. Dans la deuxième partie, nous observerons le climat d'incertitude qui caractérise l'été 1940 et verrons dans quelle mesure la comparaison entre les nouvelles militaires allemandes et alliées conditionnera la prise de position, avant d'étudier la manière dont les occupés semblent soutenir la propagande alliée et sabotent l'allemande, via les cas exemplatifs de la campagne des V, des affiches propagandistes et des bombardements alliés. Ensuite, nous exposerons la manière dont le discours tient (ou non) face à l'évolution du contexte militaire d'une part et la divergence entre prédictions et évènements d'autre part. Enfin, nous analyserons dans quelle mesure les émotions exprimées par les diaristes permettent de nuancer les résultats précédemment établis, avant de terminer par tenter d'évaluer la place de l'apparente indifférence des occupé·es face aux évènements propagandistes.

II. L'entrée en guerre : les « barbares » de 1914 « corrects » en 1940

En mai 1940, la seconde invasion de la Belgique par l'Allemagne provoque l'exode de milliers de citoyens belges terrorisés, ne se souvenant que trop bien de l'horreur indicible vécue à peine un quart de siècle plus tôt. En aout 1914 en effet, lorsque l'Allemagne franchit la frontière, la Belgique devint le théâtre d'exactions d'une violence ineffable qui marquèrent profondément la mémoire collective belge jusqu'à nos jours. À ce titre, l'historien Fabrice Maerten analyse les stratégies utilisées par la presse clandestine de la Seconde Guerre mondiale pour inciter la population à résister à l'occupant allemand.[30] Soulignant le rappel régulier des évènements de la Grande Guerre au début du second conflit mondial, il insiste sur la germanophobie, à ce point parta-

27. Ivan Ermakoff, « La microhistoire au prisme de l'exception », 193.
28. Du moins pour ceux qui couvraient l'ensemble de l'Occupation : en effet, certains diaristes posent la plume en plein milieu de la guerre pour des raisons parfois inconnues, d'autres la prennent des années après l'invasion pour des motifs qu'ils ne justifient pas toujours non plus. Voir à ce sujet Ilona Dauw, *Émotions et occupations à l'Est,* 40-48.
29. Louis Salleron, *Comment informer honnêtement,* Épinal, 1965, 37 ; cité dans « PROPAGANDE, subst. fém. » in *TLFi : Trésor de la langue Française informatisé ATILF - CNRS & Université de Lorraine* [en ligne], < http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/visusel.exe?13;s=2573624730;r=1;nat=;sol=2 >, consulté le 23 mars 2024.
30. Fabrice Maerten, « L'impact du souvenir de la Grande Guerre sur la Résistance en Belgique durant le second conflit mondial », in Laurence van Ypersele (dir.), *Imaginaires de guerre. L'histoire entre mythe et réalité,* Louvain-la-Neuve, 2003, 303-336 (en particulier 308, 313-314 et 335).

gée qu'il s'agit d'un levier extrêmement puissant dont la presse clandestine ne se prive pas pour mobiliser les esprits contre l'occupant. Et pour cause, vingt-cinq ans après les évènements, il n'est pas difficile de s'imaginer que le traumatisme de 1914-1918 reste une « plaie béante » douloureuse pour les Belges, qu'ils aient vécu directement les évènements ou qu'ils en portent le souvenir transmis par leurs ainés. En ce sens, en 1940, ceux qui ne partent pas en exode ne sont pas pour autant moins angoissés, et attendent l'arrivée des Allemands avec un sentiment d'épouvante.

Contre toute attente pourtant, les Allemands que l'on rencontre semblent irréprochables, affichant un comportement qui n'a rien à voir avec celui dont on se souvient. À Charleroi, Adèle Dupont-Gérard, femme mariée ayant vécu la Grande Guerre, écrit : « On dit les Allemands sont arrivés. Ils ont été reçus à l'Hôtel de Ville […] Entrevue très correcte, les Allemands assurent qu'ils ne sont pas des barbares et qu'ils ne veulent pas de mal aux Belges »[31]. Alfred Bastien (°1873), peintre bruxellois, rapporte pour sa part : « la ville est farcie d'Allemands. Ils sont généralement corrects, font des photos de tous les monuments. »[32] Le décalage entre la vision préétablie de l'occupant héritée de la Première Guerre mondiale et le premier contact avec des individus qui semblent irrépréhensibles lors de la Seconde crée la surprise générale. Néanmoins, la germanophobie ne s'évapore pas pour autant. Line D'Haens (°1924), Anderlechtoise, écrit neuf jours après l'invasion : « *Tot nu toe hebben ze nog geen kwaad gedaan. Als ze voorbijlopen gekleed in licht groenachtig grijs met een helm voel ik me niet erg veilig.* »[33] De fait, si cette première impression laissée par le comportement correct des Allemands dans les pays de l'Europe de l'Ouest occupée se serait pour certains avérée plutôt positive à priori,[34] d'autres semblent se montrer sceptiques face à cette attitude inattendue. Bastien, quatre jours seulement après la citation ci-dessus, note en ce sens : « Les Allemands s'empressent autour des femmes et des enfants. C'est de la bonne propagande popularde. »[35] Désiré Denuit (°1905), journaliste ayant cassé sa plume, lorsqu'il revient de son exode en septembre, indique pour sa part : « Première surprise : nous ne voyons pas l'occupant ; le bruit court – et on nous le répète assez – qu'il est très "gentil"… »[36].

Comme l'a remarqué Bastien, l'attitude « correcte » des Allemands lors de l'invasion répond en réalité à une directive de la *Wehrmacht*. Dès janvier 1940, celle-ci exige de ses soldats un « comportement décent »[37] vis-à-vis des populations occupées, tout en recommandant d'éviter les réquisitions et en condamnant vivement tout

31. Des civils pendant les guerres de 1914-18 et 1940-45 : journal, 24/8/1914-30/12/1944 (journal d'Adèle Dupont-Gérard) (CEGES, AB1283), le 17 mai 1940. Afin de décharger les notes de bas de page, nous noterons lors de la première mention du journal sa référence complète, et par la suite indiquerons « Journal de [diariste] » ou le titre du journal si nous ne disposons pas du nom du diariste, ainsi que la date de la citation. Les fautes d'orthographe dans les citations ont été systématiquement corrigées.
32. Alfred Bastien (1873-1955) est un peintre bruxellois postimpressionniste, professeur à l'Académie royale des Beaux-Arts de Bruxelles. Membre de la section artistique de l'armée belge pendant la Première Guerre mondiale, il est chargé de réaliser un portrait du roi Léopold III pendant la deuxième Occupation : Alfred Bastien, *Journal intime d'Albert Ier à Baudouin Ier : 1918-1955,* Bruxelles, 2005 (éd. Thierry Grosbois), le 25 mai 1940.
33. Traduction de la citation (par les éditeurs de la version traduite) : « Jusqu'à présent, ils n'ont pas fait de mal. Mais lorsqu'ils se promènent en gris verdâtre pâle avec un casque, je ne me sens pas vraiment en sécurité. » Line D'Haens (1924-2001), brillante Anderlechtoise bilingue, écrit son journal en néerlandais. Aide-droguiste dans la boutique familiale sous l'Occupation, elle est diplômée de l'École de droguerie en 1941, elle devient ambulancière et auxiliaire de la santé publique en 1943, à la suite de deux ans de formation. À côté de ses occupations professionnelles, elle aide sa famille dans les tâches quotidiennes et sort avec ses amies. Journal intime de Line d'Haens pour l'année 1939-1944, le 19 mai 1940 (Musée des Résistances, *Fonds Line D'Haens,* AWF.22, n°2) ; pour la version éditée, Paul Simelon & Iris Andouche, *Une adolescence à Bruxelles sous l'Occupation,* Bruxelles, 2022.
34. Johannes Schmid, « Comment gérer l'occupation de la Belgique ? », paragraphe 17.
35. Journal d'Alfred Bastien, le 29 mai 1940.
36. Désiré Denuit (1905-1987) est un journaliste au *Soir* qui casse sa plume à son retour d'exode en septembre 1940. Il se retire dans le village de Lasne-Saint-Lambert pendant l'Occupation, où il soutiendra des actions clandestines. Désiré Denuit, *L'été ambigu de 1940 : carnets d'un journaliste,* Bruxelles, 1978, le 4 septembre 1940.
37. *« Anständiges, soldatisches Benehmen ist erste Pflicht »,* 15 janvier 1940 (Bundesarchiv Militärarchiv, *Heeresgruppe B. Befehl für das Verhalten des deutschen Soldaten im besetzten Gebiet,* RH19-II/272).

acte de pillage. En ce sens, l'armée allemande entend éviter une réitération des dérives de l'été 1914 et prévenir toute velléité d'opposition des occupés, en offrant une vision positive de ses soldats. Si cette volonté de maintenir l'ordre aura des effets bénéfiques pour la propagande allemande,[38] il apparait dans les journaux intimes que, tel que l'a montré Maerten, l'antigermanisme hérité du premier conflit est encore trop prégnant. La population une nouvelle fois occupée traumatisée par la Grande Guerre ne peut alors recevoir positivement ce changement d'attitude et « oublier » les horreurs passées, raison pour laquelle la plupart des diaristes se sont montrés à tout le moins méfiants face au bon comportement de l'occupant.

III. Entre scepticisme et crédulité : propagandes allemande et alliée

Passées l'invasion et la première relative bonne impression laissée par les Allemands, l'administration militaire s'installe en Belgique. Le régime d'occupation est dur, notamment sur le plan économique. De fait, outre la dévaluation du franc belge, le taux de chômage est très élevé et les produits de base de la vie courante sont rapidement rationnés : la disette ne tarde pas s'installer – nous y reviendrons dans la suite de notre analyse.[39]

Du point de vue de l'information, d'après les auteurs de journaux personnels, l'Occupation constitue une période marquée par un climat de défiance et d'incertitude du côté de la population. En effet, à côté de la lecture de la presse censurée locale, les occupés s'informent surtout, selon les carnets, de l'évolution des évènements militaires via la radio émise depuis l'Angleterre : tous nos diaristes mentionnent au moins une fois le fait d'écouter les nouvelles venues de Londres.[40] De manière plus générale, comme le perçoit Anne Somerhausen (°1903), mère de famille bruxelloise, « tout le monde écoute la BBC »[41]. Paul Struye, dans son rapport sur l'opinion publique de juin 1941, note pour sa part que « la quasi-totalité des Belges est au courant des émissions radiophoniques de Londres, soit qu'ils les écoutent eux-mêmes, soit qu'ils en apprennent la teneur par ceux qui les ont entendues », affirmant également que, « dans de nombreux villages, les habitants se réunissent régulièrement chez quelques possesseurs d'appareils pour écouter ensemble la B.B.C. »[42]

Or, les nouvelles transmises par les Allemands via les médias censurés et celles données par les Alliés par le biais de la radio se contredisent sans cesse. Le bourgeois anversois Max Gevers (°1884) témoigne ainsi : « les Allemands auraient attaqué un convoi anglais au moyen de 400 avions : les pertes auraient été de 34 appareils contre 16 allemands.

38. Johannes Schmid, « Comment gérer l'occupation de la Belgique ? », paragraphe 17.
39. Wannes Devos & Kevin Gony (dir.), *Guerre, occupation, libération : Belgique, 1940-1945,* Bruxelles, 2019, 117-118 ; 173.
40. Il convient de préciser que les diaristes ne distinguent pas les déclarations des Britanniques de celles que font les Belges via la radio anglaise : les propagandes radiophoniques belge et anglo-saxonne sont, dans les carnets personnels, très souvent mêlées. Paul Struye, à ce titre, dans son rapport sur l'évolution de l'opinion publique belge en juin 1941, note que « l'on entend par "propagande anglaise" les émissions radiophoniques de Londres […] On ne connaît pas d'autre forme de propagande britannique. » Dans le cadre de la présente étude, afin de rester fidèles à ce dont témoignent nos sources, nous n'avons donc pas non plus analysé propagande britannique et propagande belge venue de Londres de manière différenciée. Paul Struye, *L'évolution du sentiment public en Belgique,* 41.
41. Anne Somerhausen (née von Stoffregen) (1903-1988) est une journaliste bruxelloise, qui pendant l'Occupation s'occupe seule de ses trois fils âgés de 4, 10 et 13 ans, alors que son mari est prisonnier de guerre en Allemagne ; Anne Somerhausen, *Journal d'une femme occupée relatée jour après jour : la vie d'une femme de prisonnier de guerre à Bruxelles du 10 mai 1940 au 10 mai 1945,* Bruxelles, 1988 (éd. Marie-Françoise de Meeus), fin aout 1940.
42. Paul Struye, *L'évolution du sentiment public,* 48. Céline Rase déconstruit en réalité cette affirmation, calculant qu'il devait y avoir en moyenne entre 3,1 % et 18,7 % de foyers belges réellement capables de se brancher sur Radio Londres. Bien qu'il faille nuancer ce chiffre en tenant compte des écoutes collectives et de l'effet ricochet des rumeurs qui circulent, Rase montre que l'écoute de Radio Londres occupe en réalité une place démesurée dans les sources de l'époque, notamment en raison du fait que les carnets personnels sont souvent « ceux de l'élite intellectuelle du pays ; or la radio, comme parfois la résistance, sont des luxes que s'offrent plus difficilement les classes populaires. » Si nombre de nos diaristes témoignent du fait que la majorité de la population écoutait la BBC, il convient donc cependant d'avoir conscience que nos analyses concernant l'écoute de la radio sont particulièrement soumises aux biais de nos sources : Céline Rase, *Interférences,* 277-278.

La partie adverse donne une version complètement opposée : 53 allemands perdus contre 13 anglais. Où est la vérité ? »[43]. L'opposition des informations transmises par les deux camps sème dans un premier temps la zizanie dans l'esprit de certains diaristes, qui ne savent alors plus *« wat is er van waar »*[44] ni « qui croire encore »[45], bien conscients que chacun des belligérants diffuse « ce qu'il croit conforme à ses intérêts »[46].

Cette période de doute est cependant de courte durée : dès la fin de l'été 1940, les auteurs des journaux ont déjà tous « basculé » du côté allié (à l'exception des adeptes des idées de « l'ordre nouveau »), et considèreront désormais que la vérité se trouve outre-Manche. De fait, en comparant les informations allemandes à celles venues de Londres, les diaristes remarquent une différence de ligne de conduite entre les deux camps dans la communication des nouvelles, comme le note Paul Struye (°1896), magistrat bruxellois, en aout 1940 :

> « Les Allemands sont certainement insincères. Depuis le début de la guerre, ils n'ont pas admis une seule fois qu'un objectif militaire ait été atteint par avions anglais. […] D'autre part, les Allemands n'ont jamais reconnu une perte maritime [...]. Absurde de croire que n'en aient pas subi. Anglais, par contre, reconnaissent journellement des pertes en navires et des dégâts dans leurs ports et aérodromes. Donc, méritent plus de foi. »[47]

Ainsi, le fait que les Alliés communiquent leurs victoires *et* leurs défaites donnerait aux auteurs de journaux un sentiment de transparence, et donc de sincérité. À l'inverse, les Allemands, eux, ne parlent que de leurs succès et ne « soufflent mot »[48] de leurs échecs, ce qui suscite l'incrédulité des diaristes, pour qui il est invraisemblable que l'ennemi ne connaisse aucune perte. Céline Rase parle en ce sens d'une « propagande de crédibilité » du côté allié.[49] En réaction aux conclusions que nos témoins tirent de la comparaison entre les nouvelles militaires d'outre-Manche et allemandes se développe une rhétorique du mensonge autour des informations transmises par ces derniers. *Nier, prétendre, omettre* ou encore *exagérer* sont alors autant de verbes qui reviennent de manière récurrente dans les carnets personnels pour qualifier les dires germaniques. De la même manière, des commentaires plus explicites accompagnent souvent les citations de la radio (et de la presse) censurée : « Quel mensonge ! »[50] ou encore « Naturellement, ces bruits sont dénués de tout fondement. Dans le mensonge, le Reich a toujours été le plus fort ! »[51]. Seurs-Bijnens, ardent nationaliste flamand, critique lui-même les informations filtrées par l'occupant, alors qu'il parait pourtant d'ordinaire favorable aux idées

43. Max Gevers (1884-1944) est un Anversois francophone. Journal d'un bourgeois d'Anvers (Max Gevers), le 9 aout 1940 (CEGES, AB734).
44. Traduction : « ce qui est vrai ». Theo Greeve (1876-1951) est un prêtre enseignant anversois. Journal de guerre d'un prêtre norbertin à Anvers (Oorlogsdagboek van Theo Greeve), 1940-1945, le 21 mai 1940 (CEGES, AB2166).
45. Journal d'Anne Somerhausen, fin aout 1940.
46. Journal de Max Gevers, le 2 aout 1940.
47. Paul Struye (1896-1974) est un magistrat bruxellois catholique. Il est également rédacteur de *La Libre Belgique,* mais ne parle évidemment pas de ses activités clandestines dans son journal. Conseiller influent à la Cour, il écrit régulièrement, pendant l'Occupation, des rapports sur l'état de l'opinion publique. Après la guerre, il deviendra ministre de la Justice (1947-1948) au sein du gouvernement Paul-Henri Spaak : Paul Struye, *Journal de guerre, 1940-1945,* Bruxelles, 2004 (éd. Thierry Grosbois et Pierre-Paul Struye), le 16 aout 1940.
48. Cfr. notamment Journal de Paul Struye, le 12 novembre 1940.
49. Céline Rase, *Interférences,* 287.
50. Cécile Heems (1925-?) est une Ostendaise âgée de 16 ans en 1941 qui tente de rejoindre l'Angleterre pendant la Seconde Guerre mondiale afin de devenir aviatrice et s'engager dans l'armée aux côtés des Britanniques. Interceptée par les Allemands en France, elle est emprisonnée, puis relâchée. Elle est ensuite envoyée par sa mère au pensionnat de Loverval (Charleroi), qu'elle nomme « la prison ». La guerre vécue par une adolescente (journal de Cécile Heems), 10 mai 1940-6 septembre 1945, le 12 février 1941 (CEGES, AB1580).
51. Flore Michaux (1921-?) est une fervente patriote belge originaire de Champion (Namur), qui consigne scrupuleusement dans son journal toutes les informations transmises par la BBC. Journal de guerre de Flore Michaux, 12 vol., 1941-1945, le 5 mai 1942 (CEGES, AB1382).

de « l'ordre nouveau » : *« de eenzijdige voorlichting die, gezien de omstandigheden, noodzakelijk overdreven en sterk gefantaseerd is. »*[52] Face à cette défiance absolue envers les informations allemandes, les occupés semblent accorder toute leur confiance dans les informations alliées, qu'ils érigent alors en faits véridiques. Dans les carnets personnels, ce contraste s'actualise lui aussi via les verbes utilisés pour commenter les dires des uns et des autres : alors que la radio censurée *cache, omet, nie* ou encore *prétend,* la BBC, elle, *annonce, confirme* et, surtout, *dément.*[53]

IV. « À bas Hitler » et « Vive l'Angleterre » : soutien allié et sabotage allemand

Cette rhétorique du mensonge omniprésente dans les carnets personnels persistera tout au long du conflit, par effet de halo, biais cognitif consistant à « développer une perception sélective d'informations allant dans le sens d'une première impression »[54]. Elle conditionnera ainsi profondément la réception des informations allemandes, et par là, de la propagande national-socialiste.[55] Pour autant, l'incrédulité des diaristes face aux assertions germaniques peut-elle *complètement* s'expliquer par les conclusions qu'ils ont tirées de la comparaison des informations transmises par les deux camps durant l'été 1940 ? Autrement dit, dans l'absolu, serait-il possible d'imaginer que, si le *Reich* avait également choisi la transparence comme ligne de conduite dans la communication des actualités, nos témoins auraient par la suite accordé leur confiance aux informations allemandes ? Il est évidemment impossible de répondre à cette question ; toutefois il est intéressant de se demander dans quelle mesure la comparaison des nouvelles transmises par les camps ennemis au début de la guerre a réellement influencé la réception des informations allemandes de tout type par les occupés belges.

En effet, d'une part, il convient de souligner que la période de doute et d'incertitude dont nous avons parlé ci-dessus ne concerne qu'une partie des diaristes. D'autres ont en effet d'emblée considéré les nouvelles venues de Londres comme faisant foi et développé très tôt cette rhétorique du mensonge du côté allemand. Par conséquent, la thèse de Struye selon laquelle la vérité se trouverait du côté allié *parce qu*'ils parlent de leurs défaites et sont donc plus sincères est quelque peu mise à mal, dans la mesure où une partie des diaristes considèrent presque *d'emblée* que les Allemands mentent, avant même de remarquer que ceux-ci ne mentionnent pas leurs échecs. À ce titre, cinq jours à peine après l'invasion, D'Haens écrit : *« "Holland geeft zich over" zegt een Duitsche post. Eerst denken we nog dat een valsch bericht is. »*[56] D'autre part et surtout, l'esprit critique des diaristes semble très aiguisé lorsqu'il s'agit de traiter les assertions allemandes, mais s'émousse étonnamment quand il y a lieu de considérer les communications d'outre-Manche. Il serait pourtant douteux qu'ils n'eussent pas du tout conscience que l'information alliée était elle aussi orientée, et qu'ils pensassent sincèrement que le speaker de la BBC ne rapportait que la stricte vérité, exempte de toute propagande. De fait, Rase explique que « les deux camps utilisaient la même méthode de narration de la guerre (il faut augmenter les pertes de l'adversaire et diminuer les siennes), la seule différence étant le dosage […]. Quoique plus mesurée, la falsification

52. Traduction : « l'information unilatérale qui, compte tenu des circonstances, est forcément exagérée et fortement fantasmée. » Jozef Seurs-Bijnens (1907-?) est un nationaliste flamand catholique, habitant de Zutendaal (Limbourg). Journal de Jozef Seurs-Bijnens, le 3 novembre 1940.
53. Respectivement, voir notamment Journal de Paul Struye, le 15 novembre 1940 ; Journal de guerre de Constant Burniaux, 12 vol., 1939-1945, le 28 mai 1941 (Archives et Musée de la Littérature, ML 12877/0002) ; Journal d'Alfred Bastien, le 18 aout 1943 ; Journal de Line D'Haens, le 15 mai 1940 ; Journal intime de Geneviève Vandamme, le 9 septembre 1940 ; Journal de Flore Michaux, le 21 janvier 1942 ; Journal de Max Gevers, le 25 février 1942.
54. Benjamin Elissalde, Frédéric Tomas & Hugues Delmas (e.a.), *Le mensonge : psychologie, applications et outils de détection,* Malakoff, 2019, 61.
55. Les citations du titre « À bas Hitler » et « Vive l'Angleterre » sont tirées du journal de Paul Struye, le 2 février 1941.
56. Traduction de l'édition : « "La Hollande capitule", prétend la radio allemande. Nous pensons d'abord qu'il s'agit d'une fausse nouvelle, mais, plus tard, la radio française confirme la nouvelle. » Journal de Line D'Haens, le 15 mai 1940.

des chiffres caractérise donc aussi le discours de la radio anglaise »[57].

Comment dès lors expliquer un tel antagonisme des manières de traiter l'information allemande et alliée ? L'historienne Laurence van Ypersele, à propos de la propagande de la Grande Guerre, soulève un point fondamental :

> « L'influence de la propagande de guerre n'est pas tant de susciter (par la manipulation) des sentiments ou des comportements que d'entretenir des représentations déjà existantes. Loin d'être le produit d'une machine toute puissante ou d'un "bourrage de crâne" organisé, la propagande de 1914-1918 reflète surtout les besoins des sociétés belligérantes, leurs valeurs et leurs croyances, leurs détresses et leurs espérances. »[58]

L'historienne montre en somme qu'il n'est « pas nécessaire d'être dupe pour vouloir croire aux discours partisans. »[59] À notre sens, ces conclusions peuvent également s'appliquer à la seconde Occupation et ainsi permettre de mieux comprendre la différence remarquable dans la réception des propagandes des camps ennemis. À cet égard, les occupés sembleraient plus résistants à la propagande allemande moins parce qu'ils n'y croient pas que parce qu'ils n'ont pas envie d'y croire. Ainsi, nous observons que le seul diariste de notre corpus qui semble un tant soit peu se fier aux informations allemandes est Seurs-Bijnens, Limbourgeois favorable aux idées d'ordre nouveau : *« Zo luiden, ja, de thema's aan radio en in krant, maar in feite is 't zo, of ongeveer. »*[60] Constant Burniaux (°1892), poète bruxellois, lui, note en janvier 1941 : « On la croit [la nouvelle], si elle plait ; on la rejette avec véhémence, si elle déplait. »[61] De surcroit, dans le sens de cette hypothèse, nous pouvons constater que, si l'on en croit les diaristes, les occupés paraissent se montrer particulièrement investis dans le soutien de la propagande de Londres, et à contrario dans le sabotage de la propagande allemande : la campagne des V et la réaction aux campagnes d'affichage allemandes sont à cet égard deux cas édifiants pour illustrer notre propos, que l'exemple des bombardements alliés permet de synthétiser.

La campagne des V, ou le soutien de la propagande alliée

En 1941, le speaker belge de la BBC Victor de Laveleye demande à la population belge de multiplier les V, symbole de « victoire » et de *« vrijheid »*, en signe de défiance vis-à-vis de l'occupant. Tout de suite, la « campagne des V » connait un succès aussi grand qu'inattendu parmi les occupés.[62] À ce titre, Burniaux note en février 1941 que « les murs se couvrent d'inscriptions à la craie. En plus de celles que nous connaissons […], il y en a quelques autres : des croix Lorraine et des V mystérieux qui ont l'air d'oiseaux amplifiés. »[63] D'Haens, un matin d'avril de la même année, avant l'ouverture du magasin familial, rapporte : *« Ik doe het uitstalraam en zoals afgesproken allemaal in "V". »*[64] Dans la région namuroise, Flore Michaux (°1921) signale que « la jeunesse estudiantine si généreusement ardente, ajoutera à ses inscriptions habituelles sur les murs V ou

57. Céline Rase, *Interférences,* 287-288.
58. Laurence van Ypersele, « Propagandes de guerre et consentements des populations », in Laurence van Ypersele (dir.), *Questions d'histoire contemporaine. Conflits, mémoires et identités,* Paris, 2006, 174.
59. Nous soulignons. *Idem,* 186.
60. Traduction : « C'est ce qu'on entend à la radio et dans les journaux, mais en fait, c'est ainsi, ou à peu près. » Journal de Jozef Seurs-Bijnens, le 1er novembre 1942.
61. Constant Burniaux (1892-1975), brancardier durant la Première Guerre mondiale, est un écrivain et poète bruxellois. Il refuse de publier quoi que ce soit durant la deuxième Occupation, travaillant à son cycle romanesque *Temps inquiets.* Il sera élu à l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises en 1945. Journal de Constant Burniaux, le 1er janvier 1941.
62. Olivier Wieviorka, *Une histoire de la résistance en Europe occidentale,* Paris, 2017, 47.
63. Journal de Constant Burniaux, le 5 février 1941.
64. Traduction de l'édition : « Je prépare l'étalage et comme convenu, je le recouvre complètement de "V". » Journal de Line D'Haens, le 15 avril 1941.

R.A.F. »[65] Fervente patriote, elle-même dessine par ailleurs fréquemment la lettre V sur les pages de son journal.

Le symbole connait un tel succès que dès mars 1941, la *Propaganda-Abteilung* tente de le reprendre à son compte et commence à afficher des «V» pour «Viktoria» ou *«Vlamingen, Vooruit !*[66]». Il faut toutefois attendre le mois de juillet pour que la campagne de contre-propagande prenne tout son essor, de la presse jusqu'aux actualités filmées, en passant par les cartes postales et les grandes banderoles[67]. Désormais, les diaristes remarquent les V allemands partout, qui « décorent leurs autos, ornent les bâtiments qu'ils occupent, s'inscrivent aux façades des gares, etc. »[68]. La reprise du signe se fait en ce sens par *captation*, c'est-à-dire l'imitation par un objet d'un autre « en allant dans le même sens que lui […] *: le premier s'*efforce de capter à son profit la valeur pragmatique attachée au second ».[69] Elle n'a ici néanmoins pas du tout le même effet sur les occupés que le V « original », pro-allié. Ces derniers réagissent en effet en adaptant simplement leur symbole. À cet égard, Jacques Pohl (°1909), enseignant athois, écrit à propos de la fête nationale bruxelloise : « pour éviter toute équivoque, beaucoup des inscriptions précisent leur V des lettres R.A.F. et aussi, de plus en plus, en sommant le V d'une croix Lorraine. »[70]

En somme, l'exemple de la campagne des V montre qu'au-delà d'adhérer à la propagande venue de Londres jugée plus réaliste, les occupés l'alimentent eux-mêmes avec zèle, en témoignage de leur soutien actif au camp allié. Rase, à ce titre, indique que « la campagne des V montre combien le succès d'une propagande dépend de l'adhésion de la population qui la réclame voire l'impulse »[71].

De leur côté, les services de propagande allemands entendent un autre son de cloche, prétendant avoir réussi à « priver l'action ennemie de toute impulsion »[72]. En réalité, si l'occupant échoue à s'approprier le V, il estime être parvenu à en atténuer l'effet en inondant l'espace public de cette même lettre. On constate d'ailleurs que les mentions de la campagne des V dans les journaux personnels se raréfient à partir de la mi-aout 1941, date à laquelle cesse également la contre-propagande allemande.[73] En décembre 1942, Paul Struye, dans son rapport sur l'opinion publique, signale pour sa part que les inscriptions V ont disparu des murs.[74]

Les campagnes d'affichage, ou le sabotage de la propagande allemande

Autre exemple de réaction des diaristes aux campagnes de propagande, dès le début de l'Occupation et tout au long du conflit, la *Propaganda-Abteilung* met en place des campagnes d'affichage propagandistes. Cependant, d'après l'un de nos diaristes, « la masse du peuple ne s'y méprend pas »[75]. En 1943, Herman Closson (°1901), écrivain bruxellois, indique que « les murs se couvrent de plus en plus d'affiches multicolores exhortant

65. Journal de Flore Michaux, le 27 avril 1941.
66. Propagandalage und Tätigkeitsbericht vom 15. bis 31 März 1941, 1er avril 1941, 15 (CEGES, AA570).
67. Propagandalage und Tätigkeitsbericht vom 15. bis 31 Juli 1941, 1er aout 1941, 6-7 (CEGES, AA570).
68. Journal de Max Gevers, le 25 juillet 1941.
69. Dominique Maingueneau, *Analyser les textes de communications,* 4e. éd., Malakoff, 2021, 163.
70. Jacques Pohl (1909-1993) est enseignant à Ath avant la guerre, mais est écarté de ses fonctions. Pendant l'Occupation, il voyage entre Ath et Saint-Mard (Luxembourg), en passant parfois par Bruxelles. Très francophile, il commente souvent la haine qu'il porte aux Allemands dans son journal, et livre des commentaires particulièrement virulents sur les collaborateurs. Jacques Pohl, *Serrer les dents. Journal du temps de guerre,* Lessines, 1948, le 23 juillet 1941.
71. Céline Rase, *Interférences,* 295.
72. *« Die V-Propaganda hat ihren Zweck erreicht (…). Durch die schlagartig am 19.7. einsetzende deutsche V-Propaganda wurde der gegnerischen Aktion jede Stosskraft genommen. »,* 1er aout 1941, p. 2 (CEGES, German Records Microfilmed at Alexandria (GRMA), *Zum Propagandalage- und Tätigkeitsbericht vom 15. bis 31. Juli 1941,* T-77, 982).
73. Propagandalage und Tätigkeitsbericht vom 1.-15. August 1941, 15 aout, 6 (CEGES, AA570).
74. Paul Struye, *L'évolution du sentiment public,* 111.
75. Fragments du journal personnel d'A. Schneider, 1943-1944, le 1er juillet 1944 (CEGES, AB85).

le bon peuple à s'engager à la Légion Wallonie, aux SS Vlaanderen etc. + de terribles dessins sur le charnier de Katyn, l'ogre bolchevik. Les gens y jettent un coup d'œil indifférent et passent. »[76]

Les diaristes qui mentionnent ces placards rapportent au contraire que ceux-ci ne restent pas souvent longtemps, régulièrement arrachés : dans la région de Namur, Michaux, au sujet d'une affiche représentant Churchill au milieu de bâtiments détruits avec l'inscription « Tout va très bien Madame la Marquise », écrit : « Déjà, quelques-unes sont arrachées, les autres vont certainement suivre. »[77] À Bruxelles, Struye, surtout, témoigne régulièrement de ce phénomène : « Partout […] les affiches antianglaises sont lacérées. Très symptomatique des sentiments de la population. »[78] Les statistiques de la firme chargée de l'affichage de « Monstre[, tu nous fais souffrir] » pour le compte de la *Propaganda-Abteilung* donnent raison aux diaristes, à Bruxelles du moins. Sur les 77 affiches posées dans la capitale le 10 juin 1941, la moitié sont déjà détruites ou illisibles à peine trois jours plus tard. De manière générale, sur les 652 affiches posées à Bruxelles et Anvers entre le 30 mai et le 10 juin 1941, 61 % sont détruites dans la capitale, contre 32 % dans la ville de l'Escaut.[79]

En outre, d'après ce qu'observent les diaristes, certains occupés parodient fréquemment les affiches en retournant leur message contre ceux qui les avaient placardées, souvent en remplaçant la figure de Churchill par celle d'Hitler. Ainsi, Somerhausen indique : « Les Allemands ont apposé, aux endroits stratégiques, des affiches propagandistes. Un homme corpulent, ressemblant légèrement à Churchill, le cigare aux lèvres, regarde des femmes et des enfants affamés […] de nuit, des patriotes ont transformé le portrait de Churchill en celui de Hitler. »[80] En mai 1941, « des affiches représentant Churchill […] avec la légende : "Monstre, tu nous fais souffrir", sont, comme les précédentes, lacérées. Ce matin à Saint-Gilles, la foule s'esclaffait devant un Churchill transformé en Hitler. »[81] Ici, la reprise se fait par *subversion,* c'est-à-dire que l'élément qui imite vise à disqualifier celui qu'il imite.[82] À cet égard, au printemps 1943, les Allemands organisent une exposition antisoviétique dont ils font la publicité : « affiches innombrables "Voici les Soviets !" Sur plusieurs on a crayonné : "enfin !" »[83].

Bombardements alliés, responsabilité allemande

Outre ces deux cas, le soutien apparent de la population aux Alliés est observé par les diaristes via d'autres procédés, tels que l'entonnement d'airs britanniques et « autres chants patriotiques anti-boch »[84] dans les rues ou encore la vente de masques de Churchill dans les magasins de l'avenue Louise.[85] Il n'y a toutefois à notre sens pas

76. Herman Closson (1901-1982) est un écrivain belge de théâtre. [Écrits autobiographiques] : journal de guerre (janvier 1941-septembre 1944) d'Herman Closson, le 30 mai 1943 (Archives et Musée de la Littérature, MLT 03064/001).
77. Journal de Flore Michaux, le 16 mai 1941.
78. Journal de Paul Struye, le 25 janvier 1941.
79. Rapport d'inspection d'Intercontinentale Reclame à la *Gesellschaft für Auslandswerbung,* 13 juin 1941 (Archives Générales du Royaume 2, Cour Militaire de Bruxelles, Dossier Intercontinental Reclame).
80. Journal d'Anne Somerhausen, le 21 février 1941.
81. Journal de Paul Struye, le 3 mai 1941. Dans son rapport sur l'opinion publique de juin 1941, il ajoute à ce propos que « « l'incident [la parodie de Churchill en Hitler] est menu en lui-même mais il a une valeur de symbole car on trouve là l'expression spontanée d'un sentiment qu'on devine partout. ». Paul Struye, *L'évolution du sentiment public,* 43.
82. Dominique Maingueneau, *Analyser les textes de communications,* 163.
83. Journal d'Herman Closson, le 21 mars 1943.
84. Simone Vosch (1926-2015) est une adolescente bruxelloise de 14 ans en 1940. Rétrospectivement, elle dira d'elle-même qu'elle était une « petite fille sous influence » : de fait, elle était durant l'Occupation prête à tout accepter pour que revienne la paix, en ce compris la victoire allemande. Journal intime de Simone Vosch, 3 vol., 1940-1941, les 16 juin 1941 et 23 octobre 1940 (Archives et Musée de la Littérature, MLPA 00400/0001/001).
85. August Vermeylen (1872-1945) est docteur en histoire et littérature néerlandaise, membre de la *Koninklijke Vlaamse Academie voor Taal- en Letterkunde* depuis 1919. Il est également sénateur du *Belgische Socialistische Partij* de 1921 à 1945. August Vermeylen, *Ik denk nog het best met een pen in de hand : het dagboek 1939-1944 van August Vermeylen,* Gent, 2019 (éd. Hans Vandevoorde, Ruben Mantels et Janna Aerts), le 7 septembre 1944.

Illustration 1. Sur cette photo prise à Saint-Symphorien (Mons) en 1940 apparait sur la droite une affiche de propagande allemande représentant Churchill hargneux, au milieu de bâtiments détruits. Le cigare aux lèvres, il tient le micro de la BBC dans sa main, et une étoile jaune garnit son chapeau tombé par terre. La légende de l'affiche indique « Tout va très bien, Madame la Marquise », expression proverbiale régulièrement utilisée à l'époque, désignant une attitude d'aveuglement face à une situation désespérée et une tentative maladroite d'en cacher la réalité. Ici, il s'agit pour les Allemands d'indiquer par cette affiche que l'Angleterre va perdre la guerre, en dépit des déclarations confiantes de Churchill à la radio anglaise. (CEGESOMA, Fonds Yves Bourdon, photo n°279110).

meilleur angle pour observer le soutien d'une partie de la population aux Alliés face à la résistance tenace aux Allemands que celui du traitement des bombardements britanniques et américains tout au long de la guerre, dont le but initial était de détruire les infrastructures qui produisaient les ressources militaires des occupants. Néanmoins, à partir de 1943, ces bombardements touchent régulièrement des villes belges, causant des victimes parmi les civils, à l'aune du tristement célèbre bombardement de Mortsel le 5 avril 1943.[86] Si une partie de la population pardonne difficilement ces erreurs aux Alliés censés les protéger,[87] le soutien ne semble de manière générale pas fléchir pour autant : « on est assez mécontent de ce genre d'activité militaire. Mais on n'en reste pas moins très antiallemand et proanglais. »[88]

À plus forte raison, la faute est au contraire attribuée aux Allemands, d'un point de vue concret et symbolique. En effet, d'une part, en aout et septembre 1940, des bombes tombent sur Bruxelles et Anvers et tuent quelques civils. L'historiographie ne fait pas mention de ces bombardements, toutefois, survenus de nuit, il est plausible qu'il s'agisse de bombardiers alliés, qui se seraient égarés dans la pénombre et/ou auraient manqué la cible visée (le port d'Anvers, par exemple). En revanche, il est complètement invraisemblable qu'il s'agisse de bombardiers allemands, monopolisés dans le cadre de la bataille d'Angleterre et qui se seraient en outre exposés à des tirs antiaériens venant de leur propre camp. Pourtant, des rumeurs circulent parmi la population occupée, selon lesquelles il s'agirait en réalité d'un « coup » des Allemands pour alimenter leur propagande antibritannique. Vandamme, par exemple, est persuadée que « ce sont les Allemands eux-mêmes qui sont venus bombarder, dans le but de faire haïr les Anglais ! Mais on connait leur traitrise »[89]. Bien qu'il convienne de noter que certains diaristes font tout de même l'hypothèse qu'il s'agit d'erreurs britanniques,[90] il est édifiant de constater que, alors que le contexte porte à penser qu'il s'agit de bombes anglaises, une partie des occupés ne peuvent pas – ou ne veulent pas – croire que ce sont les Alliés qui ont tué des civils innocents, préférant assigner la responsabilité à l'occupant.

D'autre part, outre l'attribution concrète des bombardements alliés à l'Axe, une partie des occupés juge *symboliquement* les Allemands coupables de ces drames, selon un syllogisme simple : les bombardements sont causés par la guerre, et la guerre est causée par les Allemands, donc les Allemands sont les « seuls responsables de ces crimes »[91]. À ce titre, Michaux raconte en mars 1942 :

> « Les nazis projettent un film de propagande […] représentant le bombardement de Billancourt où l'on voit des cadavres de femmes et d'enfants dans les décombres d'habitations civiles. Ce que l'on ne voit pas ce sont les ruines des usines Renault !!! Et ce que les Allemands ne disent pas c'est pourquoi ces usines ont été bombardées par la R.A.F. ! »[92]

Comme le signale ce dernier extrait, la propagande allemande tente évidemment de tirer parti de l'émotion forte provoquée par ces tragédies parmi la population, mais cela n'a pas d'incidence auprès d'une partie des occupés et produit parfois

86. « Bombardements » dans Paul Aron & José Gotovitch (dir.), *Dictionnaire de la Seconde Guerre mondiale,* Bruxelles, 2008, 68-69.
87. Voir notamment le journal d'Herman Closson, le 13 avril 1941 et de Line D'Haens, le 7 septembre 1943.
88. Journal de Paul Struye, le 21 juillet 1941.
89. Geneviève Vandamme (1920-2000) est une jeune femme originaire d'Anhée (Namur). Élevée dans la haine des Allemands, elle s'engage dans la résistance, est capturée le 22 octobre 1942 et envoyée en Allemagne ; Journal de Geneviève Vandamme, le 16 aout 1940.
90. Journal de Simone Vosch, les 16 aout et 17 septembre 1940 ; Journal de Max Gevers, le 23 novembre 1940.
91. Journal de Constant Burniaux, le 6 avril 1943.
92. Journal de Flore Michaux, le 7 avril 1942. Le 2 mars 1942, 235 bombardiers de la *Royal Air Force* attaquent l'usine Renault qui produit du matériel militaire pour l'Allemagne. L'attaque cause plus de 500 morts parmi la population civile. Pierre Brana & Joëlle Dusseau, *Philippe Henriot. La voix de la Collaboration,* Paris, 2017, 244 ; au sujet de la propagande allemande du bombardement au cinéma, voir Roel Vande Winkel, *Nazi newreels and foreign propaganda in German-occupied territories. The Belgian version of Ufa's foreign weekly newsreel (ATW), 1940-1944,* thèse de doctorat, 2003, 178-180.

Illustration 2. Le bombardement de Mortsel (Anvers) par des avions alliés le 5 avril 1943 causa la mort de plus de 900 personnes, choquant profondément les diaristes et la population belge plus largement, qui considère cette erreur comme impardonnable. (CEGESOMA n°16418, Belgapress).

même l'effet inverse. Somerhausen, à la suite du bombardement de Mortsel, écrit à cet égard :

> « Goebbels a forcé la dose et maintenant nous ne croyons plus rien. C'est un artifice de propagande trop manifeste. Aussi horrible qu'ait pu être ce massacre dont ont été victimes 2 000 Belges, nous nous efforçons d'en atténuer l'importance. […] c'est eux [les Allemands] qui sont à l'origine de cette guerre et qui sont les véritables auteurs du massacre qui a coûté la vie à 2 000 hommes, femmes et enfants à Anvers. »[93]

Outre ces trois cas, le sentiment antiallemand permet également de mieux comprendre le développement de la rhétorique du mensonge dont nous avons parlé plus haut. De fait, une partie des occupés, d'entrée de jeu convaincue du caractère mauvais de l'occupant, est en réalité soumise à des biais cognitifs entravant ou favorisant la détection du mensonge. Ainsi, elle serait par exemple sujette au biais de confirmation, qui consiste en la « tendance naturelle qu'ont les personnes à accorder plus de valeur aux informations qui abondent dans le sens de leurs idées »[94]. Par conséquent, la germanophobie préalable de ces occupés induit qu'ils soupçonnent que les Allemands mentent, et l'observation que ces derniers cachent une partie des faits vient confirmer leur conception en réalité préétablie. Il s'agirait en ce sens de la raison pour laquelle l'on verrait apparaitre si tôt la rhétorique du mensonge, parfois avant même que ces occupés commencent à remarquer que les Allemands camouflent leurs défaites. En outre, par le biais attentionnel, qui consiste en « la difficulté que l'on rencontre à se départir d'une première impression »[95], il est malaisé pour les Allemands, en dépit de tous leurs efforts, de paraitre sincères aux yeux d'une partie des occupés, d'autant que, pour rappel, ces derniers n'ont pas pour ainsi dire l'intention de les croire.

V. Quand le discours fait face aux faits

« Il oppose, par son attitude actuelle, un démenti formel de ses propres paroles ! » : évolution du contexte militaire et durcissement de l'Occupation

En dépit de la germanophobie latente, concrètement, les premiers temps de l'Occupation en Belgique se déroulent dans « un semblant de modus vivendi »[96]. De fait, il est impératif pour le *Reich* de maintenir l'ordre et la paix, et ce notamment pour des raisons pragmatiques. Il s'agit en effet de ne pas susciter trop d'agitation parmi la population afin de pouvoir plus aisément intégrer l'industrie belge dans l'économie de guerre allemande. Par conséquent, outre une attitude « correcte », les occupants adoptent dans un premier temps une politique de répression modérée, graciant par exemple presque systématiquement les condamnés à mort.[97]

Cependant, l'évolution du contexte militaire implique un durcissement du régime d'occupation : alors que les Allemands ont au départ tenté d'instaurer un climat accommodant, ils se voient assez vite « obligés » d'adopter un comportement plus sévère. Il est clair que l'invasion de l'Union soviétique par l'Allemagne le 22 juin 1941 eut un impact majeur sur la situation en Europe de l'Ouest : Olivier Wieviorka parle en ce sens, avec l'attaque de Pearl Harbor le 7 décembre, du « double choc de 1941 »[98]. De fait, l'historien indique que le passage des communistes dans le camp allié déclenche l'entrée en résistance active de « militants éprouvés, réputés pour leur courage, leur sens de l'organisation et leur abnégation »[99],

93. Journal d'Anne Somerhausen, le 30 avril 1943.
94. Benjamin Elissalde, Frédéric Tomas & Hugues Delmas (e.a.), *Le mensonge,* 63.
95. *Idem,* 60.
96. Journal d'Anne Somerhausen, le 29 septembre 1941. La citation du titre « Il oppose, par son attitude actuelle, un démenti formel de ses propres paroles ! » est tirée du Journal de Flore Michaux, le 19 avril 1942.
97. Wannes Devos & Kevin Gony (dir.), *Guerre, occupation, libération,* 114-117 ; 128-129.
98. Olivier Wieviorka, *Une histoire de la résistance,* 101.
99. *Idem,* 103.

réalité crainte par les Allemands. Par conséquent, l'administration militaire durcit la politique de répression, ce qui mène aux premières exécutions d'otages, en décembre 1941 en Belgique.[100] Or, comme le résume Somerhausen, « si un semblant de modus vivendi a existé jusqu'à présent entre les Allemands et les Belges, la condamnation à mort de onze citoyens bruxellois y a mis un terme brusque. »[101] Un bras de fer s'engage alors entre occupants et occupés : les premiers tentent de réprimer la violence des actes résistants par la force, ce qui a pour effet d'enclencher un « tragique cercle vicieux »[102] qui pousse les seconds à entrer en résistance.

Cette évolution de l'attitude allemande a des conséquences directes sur la réception de la propagande allemande par les diaristes. En effet, outre le fait que celle-ci doit faire face à la concurrence de la propagande alliée, elle doit désormais justifier les agissements de son propre camp, ce qui mène alors à un décalage entre le discours et les faits. La propagande allemande essaie de faire passer les otages exécutés pour des « terroristes », mais les diaristes n'en croient rien : « en guise de représailles pour l'assassinat du bourgmestre de Charleroi, les Allemands ont fusillé huit "terroristes" qu'ils avaient arrêtés. »[103] Outre la répression, la disette est également un point central dans la comparaison entre discours et faits, car, comme l'exprime si bien Burniaux, « il faut dire qu'il est difficile de persuader les gens que le régime qui les fait actuellement crever de faim est merveilleux »[104]. Or, comme l'explique van Ypersele, « la propagande, à elle seule, ne suffit jamais à mobiliser les esprits. Car les populations réagissent non seulement aux discours reçus, mais également aux événements vécus. Si l'écart entre les deux est trop important, l'efficacité de la propagande devient nulle. »[105] Ainsi, outre les exécutions d'otages et la disette, l'instauration du travail obligatoire en Allemagne en octobre 1942 marque une nouvelle fracture entre discours et vécu. Paul Struye, dans son rapport sur l'opinion publique, analyse d'ailleurs cette mesure comme « le plus douloureusement ressentie par la population », qui aurait le plus creusé le fossé entre la minorité collaboratrice et la majorité hostile à l'occupant.[106] Jusque-là, les Allemands avaient tenté de recruter des travailleurs volontaires parmi la population occupée en offrant divers avantages, au nom d'une « croisade contre le bolchévisme ». Il est à ce titre intéressant de noter que même Seurs-Bijnens était resté sceptique devant ce motif de propagande : *« In alle Europeese landen gaat intussen de campagne voort voor 't aanwerven van vrijwilligers, tegen Rusland niet zo zeer, aldus wordt gezegd, om materiele hulp, maar als symbool, een moderne kruistocht tegen 't bolchevismus. »*[107] Le nombre de candidatures était cependant resté bien en-deçà des espérances allemandes.[108] Or, l'évolution du contexte militaire nécessite plus de main-d'œuvre, si bien que les Allemands, faute de volontaires, ne voient d'autre solution que de forcer les occupés à partir travailler en Allemagne par l'instauration du travail

100. Celles-ci avaient déjà commencé en septembre 1941 dans le nord de la France. Wannes Devos & Kevin Gony (dir.), *Guerre, occupation, libération,* 137.
101. Journal d'Anne Somerhausen, le 25 septembre 1941.
102. Paul Struye, *L'évolution du sentiment public,* 102.
103. *Idem,* le 15 décembre 1942. Prosper Teughels (1889-1942), bourgmestre rexiste du Grand Charleroi, est tué par balle le 19 novembre 1942 par un résistant. L'historiographie considère parfois cet assassinat comme un tournant dans la répression en raison du fait que, en guise de représailles, von Falkenhausen ordonne que huit prisonniers de Breendonck soient fusillés, alors que jusque-là l'exécution de prisonniers politiques n'était permise qu'en cas d'assassinats de militaires allemands. Christian Joosten, « On a tué le maïeur » : les bourgmestres rexistes assassinés et la Résistance, Charleroi, 2022 (en particulier 6-8).
104. Journal de Constant Burniaux, le 5 février 1941.
105. Laurence van Ypersele, « Propagandes de guerre et consentements des populations », 186.
106. Paul Struye, *L'évolution du sentiment public,* 140 et 109.
107. Traduction : « Pendant ce temps, dans tous les pays européens, la campagne de recrutement de volontaires contre la Russie se poursuit, non pas tant, dit-on, pour une aide matérielle, mais comme un symbole, une croisade moderne contre le bolchevisme. » Journal de Jozef Seurs-Bijnens, le 20 juillet 1941.
108. Dirk Luyten, « Travail obligatoire, deuxième phase », *Belgium WWII,* site web de la Rijksarchief-CegeSoma, < https://www.belgiumwwii.be >, consulté le 6 octobre 2023.

obligatoire. Par conséquent, alors qu'ils insistaient sur le fait que l'engagement des travailleurs était consenti, les occupants sont dorénavant contraints d'admettre que leur campagne de recrutement n'a pas bien fonctionné (puisqu'ils recourent désormais à la coercition). Cela met donc à mal l'idée selon laquelle le travail en Allemagne ne comporte que des avantages auxquels nombre de Belges prétendent.[109] À plus forte raison, le fait qu'ils contraignent ouvertement la population rend difficilement défendable l'image d'un « travail par la joie »[110] qu'ils avaient essayé de mettre en avant : « communiqué annonçant que 250 femmes seulement avaient été réquisitionnées ; toutes les autres étant parties "volontairement". Quand on connaît les menaces qui provoquent ces engagements "spontanés" !... »[111] En somme, outre la disette, les exécutions d'otages et l'instauration du travail obligatoire plantent un nouveau clou dans le cercueil de la crédibilité de la propagande allemande dans la mesure où le discours se heurte désormais aux mesures concrètes induites par l'évolution du contexte militaire.

« Et alors, on verra ! En attendant, nous voyons... » : les prédictions face aux évènements

De surcroit, au fil de l'évolution de la guerre, les promesses et prédictions des Allemands buttent contre les évènements concrets qui ne se déroulent pas comme ils l'avaient prévu.[112] À cet égard, Emmanuel Debruyne a étudié la perception de la bataille de Stalingrad par les occupés en francophonie (Belgique et France) à travers leurs carnets personnels.[113] L'historien indique que, le 30 septembre 1942, Hitler avait promis de faire tomber Stalingrad de manière imminente, néanmoins les occupés remarquent que la réalisation du pronostic est quotidiennement retardée : dès lors, « la vérification de cette prédiction sert de mise à l'épreuve de la crédibilité de la propagande allemande »[114]. Les diaristes de notre corpus témoignent également du décalage entre prédiction et faits en ce qui concerne la bataille de Stalingrad, mais les plus perspicaces avaient déjà observé des contradictions internes plus tôt, dès l'échec allemand lors de la bataille d'Angleterre.[115] Michaux, le 7 juillet 1941, note par exemple : « Il y a un an aujourd'hui, qu'un journal allemand annonçait que la bataille entre le Reich et la Grande-Bretagne entrait dans sa dernière phase ! ! ! Un an aujourd'hui… Et elle dure encore… »[116]. Néanmoins, la dissymétrie entre les pronostics militaires d'Hitler et leur accomplissement lors de la bataille de Stalingrad marque particulièrement les occupés dans la mesure où, d'une part, il s'agit d'un échec militaire majeur, que l'historiographie militaire a d'ailleurs l'habitude de considérer comme « le tournant » de la Seconde Guerre mondiale et qui, selon le rapport sur l'opinion publique de Struye, a été interprété du côté occupé comme le « commencement de la fin »[117]. Après la défaite de Stalingrad, les Allemands ne cesseront en effet de reculer, jusqu'à leur capitulation le 8 mai 1945. D'autre part, dans les territoires occupés, la propagande allemande change de tactique, ce qui précipite la perte du peu de crédibilité qu'on lui accordait encore, comme le montre Debruyne au travers de son article. De fait, d'un côté, il lui faut justifier le retrait de l'armée allemande à Stalingrad : or, étant donné que, nous l'avons vu, les Alle-

109. Sur ce sujet : Els De Bens, « La propagande pour le travail obligatoire », *Cahiers d'Histoire de la Seconde Guerre mondiale,* 1, 1970, 25-31.
110. Journal de Max Gevers, le 6 aout 1940. Journal d'Alfred Bastien, le 12 juillet 1941.
111. Journal de Paul Struye, le 4 avril 1943.
112. La citation du titre « Et alors, on verra ! En attendant, nous voyons… » est tirée du Journal d'A. Schneider, le 1er aout 1944.
113. Emmanuel Debruyne, « Stalingrad in Belgien und in Frankreich ».
114. Traduction de l'auteur. *Idem,* 204.
115. Sur les conséquences de cet événement pour la propagande allemande, voir Berna Günen, « La première défaite de la propagande nationale-socialiste : la bataille d'Angleterre », *Guerres mondiales et conflits contemporains,* 230, 2, 2008, 71-88.
116. Journal de Flore Michaux, le 7 juillet 1941.
117. Paul Struye, *L'évolution du sentiment public,* 138.

mands n'avaient jusque-là par pour habitude de mentionner leurs pertes sur le champ de bataille, cela mène à quelques formulations malaisées, dont nos diaristes prennent bonne note : « Confusion des journaux : parle "l'armée allemande manœuvre pour ne pas se laisser épuiser par l'offensive russe (!!)" et de longs articles de la plus extraordinaire logomachie pour parler de fronts de mouvements etc. »[118] Au Luxembourg, Victor Enclin (°1873), curé de Tellin, en a également une liste : « Les Allemands ne savent qu'inventer pour masquer leurs défaites sur le front russe. Hier raccourcissement du front, puis défense élastique, aujourd'hui stratégie mobile, savant décrochage. Le recul devient une victoire. »[119] Par la suite, jusqu'à la fin du conflit, les diaristes ne cesseront de se moquer des justifications embarrassées du recul allemand : *« In plaats van de val van Sebastopol toe te geven, "trekken ze zich op achterwaartse stellingen terug." »*[120]

De l'autre côté, la défaite de Stalingrad invalide la thèse de la supériorité militaire allemande sur les Soviétiques, ce qui débouche sur un changement de stratégie dans le discours de propagande : comme l'observe Debruyne, « la croisade contre le bolchevisme, essentiellement offensive, s'est muée en combat défensif destiné à éviter à l'Europe d'être engloutie par le péril soviétique. Dans cette perspective, Stalingrad doit constituer un avertissement »[121]. Par là, la propagande allemande entend exploiter la « peur du rouge » d'une partie de la population, dont certains de nos diaristes. De fait, si ceux-ci avaient favorablement accueilli la nouvelle de l'invasion de l'URSS par l'Allemagne le 22 juin 1941, ils ne s'étaient pour autant pas toujours réjouis d'une alliance avec le camp communiste, comme l'écrit Gevers : « ma première réaction se traduit par une joie mêlée de stupeur. Car tout ce qui peut détourner l'Allemagne du seul but à atteindre – la destruction de l'Angleterre – me fait plaisir, mais l'idée de devoir me réjouir de succès bolchévistes me terrorise. »[122] Struye, dans son rapport sur l'état de l'opinion publique belge en juin 1941, avait en ce sens noté qu'en dépit du sentiment antiallemand majoritaire, certains considéraient tout de même l'Allemagne comme « le rempart de l'Europe occidentale contre le péril bolchéviste. »[123] À cet égard, la menace soviétique est, à partir de juin 1941, un leitmotiv dont la propagande allemande ne se prive pas pour effrayer la population. Malgré tous ses efforts, la propagande allemande ne réussira toutefois pas à convaincre les occupés hostiles à l'occupant de l'intérêt d'une victoire allemande : « le peuple entier, en tout cas, attend et espère la délivrance, même dans tous les dangers, et malgré toutes les menaces de la propagande boche. Rien n'y fait, on veut être libres des boches. »[124]

Outre la non-crédibilité de la propagande allemande du fait de la contradiction entre discours et réalité, il convient une fois de plus de souligner le poids de la germanophobie latente derrière la réception du discours. En effet, d'une part, il est curieux de se pencher sur la réception de la propagande antijuive et plus largement des mesures antisémites promulguées par l'occupant[125]. De fait, auprès de nos diaristes, les dispositions et propagande antijuives provoquent colère et dégout, et ce même auprès de ceux qui confessent un sentiment antisémite : « L'opinion est très hos-

118. Journal d'Herman Closson, le 22 janvier 1943.
119. Victor Enclin (1873-?) est le curé du village de Tellin, situé dans la province luxembourgeoise, dès 1912. Pendant la Première Guerre mondiale, il avait déjà tenu un journal de guerre, expérience qu'il réitère lors de la Seconde. Il y raconte la vie quotidienne à Tellin sous l'Occupation, en rapportant notamment les faits marquants dans la vie de ses paroissiens. Victor Enclin, *Ma seconde guerre. Journal d'un encerclé,* Namur, 1946, le 3 janvier 1944.
120. Traduction : « Au lieu d'admettre la chute de Sébastopol, "ils se replient sur des positions arriérées". » Journal de Theo Greeve, le 11 mai 1944.
121. Traduction de l'auteur. Emmanuel Debruyne, « Stalingrad in Belgien und in Frankreich », 210.
122. Journal de Max Gevers, le 22 juin 1941.
123. Paul Struye, *L'évolution du sentiment public,* 55.
124. Journal d'Alfred Bastien, le 10 juin 1944.
125. Sur ce sujet, voir Mathilde Salamone, *Les récits de la Shoah dans les journaux intimes : l'évolution de la perception des Belges sur la Shoah durant la Deuxième Guerre mondiale,* mémoire de master, 2023.

tile à ces mesures. […] Certain cependant que la population n'aime pas les Juifs. »[126] S'il ne faut pas minimiser la différence entre « ne pas aimer les Juifs » et « les mettre au ban de l'humanité »[127] (pour reprendre les termes de Gevers), il serait toutefois intéressant de se demander dans quelle mesure la germanophobie conditionne la réception de la législation antisémite : autrement dit, dans quelle mesure les diaristes condamnent-ils la législation antisémite *parce que* celle-ci est allemande, et ce étant donné que même les plus hostiles à la population juive renâclent devant les mesures antisémites ?

D'un point de vue plus factuel, nous avons vu que les diaristes sont attentifs au décalage entre promesses et faits au fur et à mesure que la guerre avance, et que le constat d'une dissymétrie contribue à discréditer la propagande allemande. Or, si l'on compare ce phénomène à son homologue allié, l'on remarque que, outre-Manche également, il y eut des prédictions non réalisées qui ne sont pas passées inaperçues du côté d'une partie des occupés. À ce titre, Rase indique que la radio venue de Londres connut de drastiques baisses de succès en raison d'espoirs déçus du côté d'un pan de la population occupée : en effet, en 1942, la BBC avait annoncé un débarquement, mais le raid de Dieppe en aout se solda par un échec.[128] Abel Raemdonck, habitant de Lokeren (Flandre-Orientale), note d'ailleurs en mai 1942 : *« Er wordt gezegd dat de oorlog niet lang meer zal duren. De volgende maand zal er veel veranderd zijn, zo zeggen de Engelsen ! ? »*[129] Un an plus tard, à la suite de la défaite allemande à Stalingrad, la radio prépare à nouveau à un débarquement : « à nouveau, les Belges s'accrochent à l'espoir de la fin de la guerre pour 1943. À nouveau, ils sont déçus. »[130] Selon notre corpus et tel que nous venons de le montrer, nous constatons pour notre part que le soutien aux Alliés ne semble cependant pas fléchir pour autant, ce qui ramène à la question du poids de la germanophobie et de l'anglophilie préalables dans la mesure où, finalement, les diaristes déduisent que la propagande allemande n'est pas digne d'intérêt puisqu'elle fait des promesses qu'elle ne réalise pas. Néanmoins, ils ne tirent pas cette conclusion pour la propagande alliée, alors que celle-ci contracte également des engagements qu'elle tarde à honorer.[131]

Tel que nous avons tenté de le montrer dans cette première partie, les diaristes, du début à la fin du conflit, ne prennent pas vraiment la propagande allemande au sérieux, si ce n'est pour avoir des nouvelles du champ de bataille – nous reviendrons sur ce point à la fin de notre analyse. En raison de la comparaison entre nouvelles allemandes et alliées ou de l'infirmation des prédictions allemandes par les faits, tout semble indiquer qu'aucun crédit n'est accordé à l'information diffusée par l'Occupant. Cependant, les passages qui portent sur la propagande allemande dans les carnets personnels sont quelquefois accompagnés de l'expression d'émotions, qui semblent évoluer au fil du temps. De fait, alors qu'au début de la guerre, l'information allemande est « odieuse »[132], « effrayant[e] »[133], « révoltante »[134]

126. Journal de Paul Struye, le 26 juin 1942.
127. Journal de Max Gevers, le 6 novembre 1940.
128. Le raid de Dieppe ou « opération Jubilée » est une attaque britanno-canadienne sur le port de Dieppe (Normandie), qui se solda par un échec total. Les raisons de ce débarquement raté, mal conçu et mal préparé, restent à ce jour obscures. Olivier Wieviorka, *Histoire totale de la Seconde Guerre mondiale,* Paris, 2023, 654-656.
129. Traduction : « On dit que la guerre ne durera pas longtemps. Beaucoup de choses auront changé d'ici un mois, disent les Britanniques ! ? » Het dagboek uit de Tweede Wereldoorlog (1940-1944) van Abel Raemdonck, le 12 mai 1942 (CEGES, AB2460).
130. Céline Rase, *Interférences,* 298.
131. Au sujet du développement du sentiment anglophile en Belgique francophone, voir Alain Colignon, « La résistance en Belgique francophone, une anglophilie par défaut », in Chantal Kesteloot & Gabrielle Drigeard (dir.), *La Résistance et les Européens du Nord,* Bruxelles, 1994, 30-43.
132. Journal d'Herman Closson, le 10 mai 1941.
133. Journal d'Alfred Bastien, le 15 octobre 1940.
134. Journal de Paul Struye, le 9 novembre 1940.

ou encore *« weerzinwekkend »*[135], elle devient à la fin du conflit « comique »[136], « vraiment trop drôle »[137] voire « à se tordre »[138]. Dès lors, peut-on réellement dire que la réception de la propagande allemande par les diaristes reste invariablement la même – ils n'en ont que faire – du début à la fin du conflit ? Dans quelle mesure l'analyse des émotions attachées aux extraits nous permet-elle d'étudier plus en profondeur les réactions d'une partie des occupés face à l'information allemande, voire d'en constater une évolution ?

VI. « Ces assertions ne nous font ni chaud ni froid », vraiment ? Les émotions attachées à la propagande allemande

Avant toute chose, il convient de préciser que, au sein de notre corpus, les extraits qui mentionnent l'information allemande sont au nombre de 465, et ceux attachés à une émotion explicite, 117 : il ne faudrait donc pas surévaluer la place de l'expression des affects, mais bien garder à l'esprit que nos observations ne concernent pas une majorité du corpus, loin de là.[139] D'autre part, nous n'avons retenu que les extraits mentionnant explicitement une émotion afin d'éviter la surinterprétation, écartant ainsi les extraits dont le ton seulement semble furieux, navré ou encore joyeux. Toutefois, nous avons enrichi notre étude par la comparaison des affects des diaristes et de ceux que ces derniers expriment au nom de la population occupée plus largement d'un côté, avec ceux des Allemands et de leur propagande de l'autre. Or, nous n'avons pas lu de carnet personnel de soldat du *Reich :* les émotions des Allemands que nous retrouvons dans notre travail sont donc celles que les diaristes ont perçues (ou ont cru percevoir). Il serait intéressant d'approfondir cette étude par la lecture de carnets personnels de soldats allemands en territoire occupé, et comparer ce que les auteurs des journaux croient que les Allemands ressentent et ce que les Allemands disent ressentir dans leurs propres carnets. Néanmoins, dans le cadre de la présente analyse, il convient de garder ce biais à l'esprit et ne pas tomber dans la psychologisation en oubliant que, en somme, la lecture des carnets personnels des occupés ne nous permettra jamais de postuler ce qu'il s'est réellement passé dans la tête des occupants.

Conscients de ces différents biais, nous nous sommes donc penchés sur les émotions attachées aux extraits évoquant la propagande allemande et la transmission des informations par le *Reich* de manière générale. D'abord, il est intéressant de remarquer que la majeure partie de ces extraits au début de la guerre, lorsqu'ils sont accompagnés de l'expression d'une émotion dont le sujet est le diariste ou la population plus globalement, comportent la mention d'une émotion déplaisante. Or, le chercheur en psychologie Bernard Rimé explique que « les émotions interviennent lorsque les ruptures de continuité marquent l'interaction individu-milieu. C'est […] ce qui se produit quand une variation intervient du côté de l'individu (besoins, désirs, aspirations…) et que le milieu ne fournit pas les éléments que celui-ci attend en réponse à cette variation. »[140] De surcroit, selon Rimé, « les émotions négatives […] interviennent quand le déphasage [du couple individu-milieu] est patent et que sa réduction n'est pas en vue »[141]. Exprimé de manière moins ésotérique, un individu ressent une émotion lorsqu'il est face à une situation à laquelle il ne s'attendait pas – qu'il s'agisse d'une variation dans la direction que prend la situation ou encore la vitesse à laquelle se résout l'action –, et perçoit une émotion déplaisante lorsqu'il n'entrevoit pas d'issue à cette situation en harmonie avec ses

135. Traduction : « répugnante ». Journal de Theo Greeve, le 5 mai 1941.
136. Journal de Paul Struye, le 3 juin 1944.
137. *Idem,* le 23 juillet 1943.
138. Journal d'Herman Closson, le 18 janvier 1943.
139. La citation du titre « Ces assertions ne nous font ni chaud ni froid » est tirée du Journal d'Anne Somerhausen, le 23 janvier 1944.
140. Bernard Rimé, *Le partage social des émotions,* Paris, 2009, 67.
141. *Idem,* 71.

attentes. Dit de façon encore plus simple, un individu ressent une émotion déplaisante lorsque ce qu'il aurait voulu ne se passe pas comme prévu ou pas aussi vite qu'attendu.

Appliquées à l'analyse de la réception de la propagande allemande, ces observations sont cohérentes avec les conclusions que nous avons établies dans la partie précédente : au début de la guerre, les diaristes, désirant ardemment la défaite allemande, transcrivent des émotions déplaisantes lorsqu'ils parlent de l'information allemande. De fait, nous l'avons vu, celle-ci ne rapporte que les succès allemands, et, en dépit du camouflage de leurs pertes, dans les premiers temps du conflit de manière générale, les Allemands remportent victoire sur victoire, avant la seconde moitié de l'année 1941[142]. Ainsi, s'il y a certes exagération des pertes ennemies, il n'en reste pas moins que les Allemands ont l'avantage sur le champ de bataille. En ce sens, alors que pour les occupés anglophiles « les nouvelles sont désastreuses »[143], « la presse allemande est dans la jubilation »[144]. Et pour cause, « pour qu'une émotion positive prenne place, il faut que la progression vers le but soit plus rapide que prévu »[145] : à l'exception de la défaite de la bataille d'Angleterre, l'avancée allemande est en effet prompte, en vertu de la stratégie de « guerre-éclair » *(Blitzkrieg)*[146]. Le contentement allemand dont se targue la propagande, induit par leurs succès sur le champ de bataille, provoque donc le mécontentement d'une partie des occupés hostiles à l'occupant, désespérée : « Quel cauchemar. On apprend que […] les Belges se seraient rendus. Nous en sommes tous effondrés. »[147]

Au début de la guerre, outre le découragement, les émotions déplaisantes principalement exprimées par les occupés dans leurs carnets sont le dégout et la colère. D'une part en effet, les diaristes teignent leur opinion sur la propagande avec des adjectifs dont le sens se rapporte à la répulsion : Bastien, en juillet 1940, indique que « la Belgique est en panne, sans autres maîtres que quelques boches anonymes qui opèrent dans l'ombre, sans nom, sans fracas, avec ce mot d'ordre : être gentil, mettre tout au compte des Anglais, et le bétail humain suit. Écœurant. »[148] Des études en psychologie ont étudié la signification du dégout (non physique) chez les individus et ont relevé que le sentiment de répugnance est fortement associé aux actes que les sujets perçoivent comme des offenses à leurs valeurs morales[149]. Il est d'ailleurs intéressant de remarquer que la propagande et les mesures antisémites « soulève[nt] le cœur et révolte[nt] l'esprit »[150], suscitant quelquefois explicitement un sentiment d'immoralité : *« Ze spelen "Jud Süs"*[151] *ik vind 't een afschuwelijk stuk. Immoreel en hevige propaganda tegen de Joden ! Neen, zulke stukken zie ik liever niet ! »*[152] Or, selon les psychologues Abitan & Kratuh-Gruber, « les situations "moralement dégoûtantes" impliquent généralement plusieurs agents […] : un transgresseur induisant du dégoût, mais aussi

142. De manière similaire, Pierre Laborie a déjà démontré l'importance de la fin de l'année 1941 dans la modification des sentiments qui traversent l'opinion publique en France. Voir Pierre Laborie, *L'opinion française sous Vichy,* Paris, 1990, 248 et 257-259.
143. Journal d'Alfred Bastien, le 14 juin 1940.
144. Journal de Max Gevers, le 12 novembre 1940.
145. Bernard Rimé, *Le partage social des émotions,* 78.
146. « *Blitzkrieg* (« Guerre-éclair ») », in Serge Bernstein & Pierre Milza (dir.), *Dictionnaire des fascismes et du nazisme,* Bruxelles, 2010, 99-100.
147. Journal de Geneviève Vandamme, le 28 mai 1940.
148. Journal d'Alfred Bastien, le 10 juillet 1940.
149. Audrey Abitan & Silvia Krauth-Gruber, « "Ça me dégoûte", "Tu me dégoûtes" : déterminants et conséquences du dégoût physique et moral », *L'Année psychologique,* 1, 114, 2014, 100.
150. Journal de Max Gevers, le 22 décembre 1940.
151. *Le juif Süss* est un film antisémite réalisé par Veit Harlan (1940) sous la direction de Joseph Goebbels, qui « dresse le portrait d'un agent du mal, séducteur diabolique désireux d'étendre le pouvoir de son peuple sur le monde glorieux des aryens ». Emmanuelle Glon, « Le Film comme Crime : le cas Veit Harlan », in *Raisons politiques,* 34, 2009, 168.
152. Traduction : « On passe *Le juif Süss,* mais je trouve ce film affreux et immoral : ce n'est que de la propagande violente contre les Juifs. Des films pareils, je ne préfère pas en voir. » Journal de Line D'Haens, le 8 février 1942.

un observateur se sentant davantage "moral", et éventuellement une victime suscitant de la sympathie. »[153] Et justement, comme en témoigne Theo Greeve, prêtre anversois, *« op de meerheid van de bevolking heeft het* [ordonnance sur le port de l'étoile jaune] *natuurlijk een tegeergesteld effect ; de mensen tonen eerder medelijden en sympathie »*[154]. Outre le dégout, d'autre part, les diaristes expriment souvent de la colère lorsqu'ils parlent de propagande, et en particulier de la révolte et de l'indignation : en novembre 1940, Struye écrit que « les émissions radio française sont d'une révoltante partialité proallemande et antianglaise. »[155] Le philosophe Michaël Fœssel, théorisant les rapports entre colère et indignation, indique que « pour désigner une bonne colère, on parle volontiers d'"indignation". Ce terme fait référence à la "dignité", comme si l'indignation mettait en évidence de manière négative ce qui est humainement acceptable. »[156] En somme, « tout le prestige de l'indignation vient de ce qu'elle est la forme morale de la colère. »[157] Ainsi, les diaristes, bien qu'ils ne croient pas au discours allemand, exprimeraient du dégout et de l'indignation face à leur propagande parce que celle-ci serait jugée profondément immorale.

Pendant cette première partie du conflit, les diaristes notent au contraire que la presse allemande « trépigne de joie »[158], satisfaite et enthousiaste. Cependant, au fur et à mesure que la guerre évolue, ils remarquent un changement d'attitude, qui leur parait suspect. En ce sens, le commentaire de Struye en décembre 1941 est édifiant : « Les "journaux" sont sobres de commentaires sur le limogeage de von Brauchitsch. Une correspondance berlinoise du *Soir* donne à entendre qu'il a été accueilli avec surprise, lisons avec malaise. Évident qu'il y a quelque chose qui craque dans la machine de guerre allemande. »[159] À ce moment-là, l'échec de la *Wehrmacht* devant Moscou, et par là de la guerre-éclair, est en effet cuisant.[160] Selon les diaristes, si les occupés s'informent également via la radio alliée qui a, sans aucun doute, dû parler de l'engourdissement allemand en Russie, il est toutefois frappant de constater que les diaristes « sentent » que l'évolution de la situation militaire tourne au désavantage des Allemands. Cela est notamment perceptible dans l'observation des émotions que ceux-ci semblent dégager. À ce titre, la reprise par captation de la campagne des V par les Allemands avait déjà mis la puce à l'oreille de Simone Vosch (°1926), adolescente bruxelloise :

> « si Bruxelles était privée de ravitaillement, elle ne l'était toujours pas de V ! Et les Allemands, qu'en diraient-ils, eux ? Fiers de leur victoire, ils n'attachaient pas d'importance à ces manifestations, et ils se mettaient au-dessus de cela. […] Mais, voilà que l'humeur des Allemands change. Pourquoi dites-vous ? Demandez-le-leur, et, ils vous répondront qu'en Russie, leur tactique n'est pas d'avancer, mais d'affaiblir l'ennemi sur place. Cela en dit long n'est-ce pas, car, qui ignore que les Allemands ont pour tactique la guerre éclair ? Bref, tout ne marche pas au gout de "ces messieurs" en Russie, et, des gens de mauvaise humeur deviennent susceptibles jusqu'à un point ridicule. […] Ce petit esprit est bien la preuve qu'ils perdent puisqu'avant ils n'accordaient aucune importance à la question des V. »[161]

De manière générale, dans la presse et via la radio allemandes, les diaristes relèvent que le ton est *« eerder gedrukt »*[162], « de plus en plus plaintif et

153. Audrey Abitan & Silvia Krauth-Gruber, « "Ça me dégoûte", "Tu me dégoûtes" », 102.
154. Traduction : « sur la majorité de la population, elle [ordonnance sur le port de l'étoile jaune] a manifestement l'effet inverse ; les gens sont plus enclins à la pitié et à la sympathie » Journal de Theo Greeve, le 14 juin 1942.
155. Journal de Paul Struye, le 9 novembre 1940.
156. Michaël Foessel, « Les raisons de la colère », *Esprit,* 3-4, 2016, 45.
157. *Idem,* 46.
158. Journal de Max Gevers, le 17 septembre 1940.
159. Journal de Paul Struye, le 24 décembre 1941.
160. Yves Durand, *Histoire de la Deuxième Guerre mondiale,* Bruxelles, 1997, 106-107.
161. Journal de Simone Vosch, le 31 juillet 1941.
162. Traduction : « plutôt pressé ». Journal de Theo Greeve, le 1er février 1942.

indigné »[163] ou encore marqué par un « désarroi caractérisé »[164]… et ils s'en réjouissent ! De plus en plus de commentaires tels que « disproportion tellement hurlante qu'elle fait sourire »[165] ou encore « vraiment trop drôle »[166] accompagnent désormais les extraits qui traitent de la propagande allemande. Ainsi, outre le fait que l'évolution de la situation sur le champ de bataille tourne à la défaveur allemande réjouit certains occupés en soi, il semble que le mécontentement allemand palpable dans la propagande les enchante de plus belle : « cette rage amuse tout le monde »[167]. À côté des émotions plaisantes en elles-mêmes, de plus en plus de commentaires sarcastiques accompagnent les extraits qui parlent de la propagande allemande : « La *Brüsseler Zeitung* préparait ce matin l'opinion et démontrait que les troupes de Rommel […] ne pouvaient pas gagner la bataille mais seulement gagner du temps, ce à quoi elles avaient admirablement réussi. On devient bien modeste, du côté de l'Axe. »[168] Il convient de souligner que dès le début du conflit, il y a déjà des commentaires railleurs attachés à la propagande, mais que ceux-ci prolifèrent au fur et à mesure des années. Or, si le rire constitue (le plus souvent) la manifestation de la gaieté par excellence, le rire ironique en est une forme particulière : « parmi les différents procédés humoristiques, l'ironie et le sarcasme (ou la raillerie) sont ceux qui se prêtent le mieux à la stratégie de disqualification de l'adversaire dont le but est de […] lui ôter tout crédit. »[169] En ce sens, Kant distingue le rire bienveillant du rire sarcastique : celui-ci, mêlé d'amertume, « a valeur de haine »[170]. L'hostilité est de fait pour le moins palpable dans certains commentaires : « Ils [les Allemands] oublient les sadiques cris de fou qu'ils ont poussé lors des bombardements de Londres, de Varsovie et de tant d'autres villes, bombardements que les Allemands ont naturellement effectués pour protéger ces populations de la vie qui les accablait… »[171]

Qu'il s'agisse de joie sympathique ou de rire sarcastique, il s'avère en somme que les diaristes se moquent de plus en plus de la propagande allemande, parallèlement, nous l'avons vu, à l'évolution de la situation militaire qui tourne à la défaveur des Allemands. Or, analysant la « risibilité » à travers la comédie, le philosophe Éric Blondel souligne que « tous les personnages comiques ont un aspect ridicule : c'est leur infériorité qui les rend risibles, et l'on cesse de rire quand Tartuffe risque de mettre tout le monde à sa merci. La force […] n'est jamais ridicule. »[172] À notre sens, l'augmentation de l'expression d'émotions plaisantes et des commentaires ironiques dans les carnets personnels s'explique en définitive par l'évolution de la situation qui tourne à la défaveur allemande sur le champ de bataille. Il aurait ainsi été difficile pour les diaristes de se moquer des Allemands tant qu'ils étaient vainqueurs et qu'à plus forte raison la menace de leur victoire finale – dont ils se targuaient par la propagande – semblait bien réelle.

VII. « Ventre qui a faim, n'a pas d'oreille » : la propagande face à l'indifférence

Pour approfondir la recherche, il serait intéressant d'analyser la réception de la propagande allemande selon des variables de genre, de classe, d'âge, de tendance politique ou encore de communauté culturelle : existe-t-il des nuances entre les différentes catégories ? Dans le cadre de la présente étude, il n'a pas été possible de répondre à cette question dans la mesure où les carnets sur

163. Journal de Paul Struye, le 23 juin 1943.
164. *Idem,* le 6 juin 1944.
165. Journal d'Herman Closson, le 15 septembre 1942.
166. Journal de Paul Struye, le 27 juillet 1943.
167. Journal de Max Gevers, le 17 janvier 1941.
168. Journal de Paul Struye, le 9 mai 1943.
169. Patrick Charaudeau, « L'arme cinglante de l'ironie et de la raillerie dans le débat présidentiel de 2012 », *Langage et Société,* 4, 146, 2013, 37.
170. Immanuel Kant, *Anthropologie du point de vue pragmatique,* Paris, 2002, 190-193.
171. Journal de Constant Burniaux, le 10 avril 1943.
172. Éric Blondel, *Le Risible et le dérisoire,* Paris, 1988, 55.

lesquels nous nous sommes basés recouvrent des réalités trop différentes. Par conséquent, établir des comparaisons entre les profils des diaristes de notre corpus introduirait à notre sens un lot de biais trop importants dans la mesure où nous ne pourrions écarter l'hypothèse que les différences entre catégories de personnes soient en réalité dues à des différences entre types de carnets. Les journaux personnels sont en effet une source aux multiples formes. Comme le résume la spécialiste des journaux intimes Béatrice Didier, « il est très difficile d'établir des lois. Et il suffit d'en édicter une, pour qu'immédiatement plusieurs exemples viennent à l'esprit qui prouveraient exactement le contraire. »[173] Certains ressemblent en effet plus à des agendas où sont consignées quelques activités ou faits marquants en quelques phrases succinctes et dans un style télégraphique, alors que d'autres comportent des entrées de plusieurs pages de réflexions tantôt introspectives, tantôt politiques. À cet égard, certains diaristes, comme Michaux dans son journal en douze volumes, rapportent également en détails toutes les actualités militaires internationales. À l'inverse, les sœurs Drion du Chapois (°1931 et °1932)[174], quant à elles, racontent leurs jeux d'enfants et les visites des Allemands dans la maison familiale. Ainsi, les carnets qui parlent le plus de la propagande sont ceux des diaristes qui rapportent scrupuleusement les actualités militaires ou décrivent les faits divers de leur commune, soit les journaux de type « chroniques », qui composent la majeure partie de notre corpus et qui servent généralement à « garder des traces des évènements marquants dans la vie collective » [175], dont la Seconde Guerre mondiale fait éminemment partie. À l'inverse, ceux qui parlent le moins voire pas du tout de la propagande sont, d'une part, ceux qui constituent des journaux proprement intimes, dans lesquels le diariste consigne ses états d'âme, mais ne parle pas du monde qui l'entoure : Thomas Clerc, docteur en littérature, parle en ce sens de « lieu du secret et de l'intimité préservée du jeu social »[176]. D'autre part, il y a également ceux écrits dans un style télégraphique, à des moments très espacés ou qui ne comportent que quelques pages. À cet égard, la fréquence d'écriture varie en effet aussi : certains carnets sont ouverts tous les jours ou presque, d'autres toutes les semaines, d'autres encore tous les mois, sans forcément que la régularité soit de mise au sein d'un même cahier : il se pourrait donc qu'un diariste aborde plus la propagande parce qu'il écrit plus de manière générale.

Il s'agirait dès lors d'étendre la recherche à un corpus plus large, comportant des carnets plus similaires, pour pouvoir aborder les différences de réception entre profils, ou encore de diversifier le type de sources pour compléter et nuancer nos résultats de recherche. Il serait alors intéressant de comparer par exemple le sentiment antiallemand entre diaristes francophones et néerlandophones ou encore la fréquentation des évènements culturels selon la province. Cependant, compte tenu de ce que nous venons de développer, travailler avec des indices statistiques dans le cadre de la présente recherche semble quelque peu hasardeux, et ce sans prendre le risque de tomber dans la surinterprétation.

De fait, en dépit de tout ce qu'il y a à dire sur la réception de la propagande allemande par les diaristes, il convient de souligner que cette dernière reste un sujet largement marginal dans les carnets (même dans les chroniques). D'abord, d'un point de vue statistique, dans les carnets personnels, la propagande allemande au sens large constitue un thème pour le moins accessoire : parmi les journaux qui parlent le plus de propagande, seules 19 % des entrées la mentionnent.[177]

173. Béatrice Didier, *Le journal intime,* Paris, 1976, 25 ; citée dans Sarah Gruszka, *Voix du pouvoir, voix de l'intime. Les journaux personnels du siège de Leningrad (1941-1944),* thèse de doctorat, 2019, 258.
174. Huguette de Brocqueville, « Journaux de petites filles pendant la guerre », in *Moments littéraires,* 15, 2006, 69-98.
175. Philippe Lejeune & Catherine Bogaert, *Le journal intime,* 41-42.
176. Thomas Clerc, *Les écrits personnels,* Paris, 2001, 66 ; cité dans citée dans Sarah Gruszka, *Voix du pouvoir, voix de l'intime,* 280.
177. Ce chiffre est le résultat de la moyenne des rapports entre le nombre d'entrées où les occupés mentionnent la propagande sur le nombre d'entrées total sur l'échantillon des journaux de Paul Struye, Alfred Bastien, Anne Somerhausen, Herman Closson et Line D'Haens.

En revanche, sur les vingt-sept carnets personnels qui ont composé notre corpus, un tiers mentionne moins de dix fois la propagande sur l'ensemble du journal, et six ne l'évoquent pas du tout.[178] Aussi, il ne s'agit le plus souvent que de quelques phrases, voire de quelques mots, les longues tirades sur le sujet étant plutôt rares.

De surcroit, au niveau qualitatif, si nous avons surtout parlé de la radio, de la presse ou encore des campagnes d'affichage, les activités de la *Propaganda-Abteilung* étaient globalement plus variées : expositions, projections de films ou encore représentations théâtrales sont autant d'activités organisées[179], mais auxquelles, selon les diaristes, les occupés semblent peu s'intéresser – *de manière générale*. En effet, d'une part, selon les diaristes, seuls les adeptes de « l'ordre nouveau » participent activement à ce type d'évènements culturels : « une bombe a explosé dans un cinéma de la ville [...] Inutile de préciser que le film était présenté devant une audience de collaborateurs rexistes et VNV »[180]. D'autre part, si les diaristes mentionnent peu les évènements propagandistes, ils en parlent tout de même occasionnellement pour préciser que « personne n'y va »[181], ou bien raconter que les occupés utilisent les évènements de propagande à des fins purement intéressées, tout autres que celles auxquelles elles sont destinées. D'Haens, par exemple, assiste à une projection du film *Le Juif Süss* en février 1942 parce que *« 't Zal er wel warmer zijn want met den slam…. laat het te wenschen over. »*[182] Closson, au sujet de l'exposition « Voici les Soviets » organisée au printemps 1943, rapporte que « il y avait un voyage gratuit pour ceux qui se rendaient de province à Bruxelles et visitaient l'exposition. D'où la quantité de débrouillards qui allaient au Cinquantenaire, se faisaient apposer un cachet sans faire le tour et gagnaient un voyage »[183]. En outre, du point de vue des nouvelles du front diffusées par la presse et la radio allemandes, une partie des occupés s'en sert pour comparer les informations allemandes à celles des Alliés et pouvoir « prendre la température » de l'humeur allemande, tirant en somme des conclusions sur la situation sur le champ de bataille. À ce titre, Burniaux note que « on achète des journaux, mais c'est pour lire entre les lignes, pour avoir la cote de la Bourse ou, plus simplement, pour avoir un peu de papier… »[184]

De façon générale, les sujets dont les diaristes parlent le plus souvent dans leurs carnets sont les préoccupations liées aux horreurs de la guerre. D'abord, certain·es content le supplice dû à l'absence d'un proche prisonnier de guerre ou déporté. Ensuite, de façon plus directe, ce sont les bombardements, qui génèrent deuil et peur de mourir : « les ambulances passent… Et l'éventuelle question, à qui le tour ? Et cet espoir, cette véritable

178. Les six journaux qui ne l'évoquent pas du tout sont ceux de Robert Dekoninck (Carnet de Robert Dekoninck : journal, 1939-1942 (CEGES, AB2161)), de Georges Dejardin (Journal personnel, 1938-1945 (CEGES, AB89)), de J. Provoost (Oorlog 1940 : dagboek, 10/5/1940-27/3/1941 (CEGES, AB963), d'Annie Van De Wiele ([Journal 1942-1944] ; Homme libre toujours tu chériras la mer ! (Archives et Musée de la Littérature, ML 09924/0001), d'un anonyme (Journal personnel 10 avril - septembre 1944, avril 1944-septembre 1944 (CEGES, AB262)), et la partie publiée de celui des sœurs Florence et Béatrice Drion du Chapois (Huguette de Brocqueville, « Journaux de petites filles pendant la guerre », 69-98). Nous avons également utilisé le journal de Gaston Burssens, qui évoque la propagande, mais que nous n'avons pas cité dans la présente recherche (Gaston Burssens, *Dagboek,* Schoten, 1988).
179. Voir Louis Fortemps & Roel Vande Winkel, « The German Military Propaganda Department Belgium (Propaganda-Abteilung Belgien) ».
180. Journal d'Anne Somerhausen, le 9 septembre 1942.
181. Journal d'Herman Closson, le 21 mars 1943.
182. Traduction : « Il y fera certainement plus chaud que chez nous, car le « slam » ne réchauffe pas beaucoup. » ; Le « slam » ou « schlamm » est un produit dérivé du charbon que la population occupée utilisait pour se chauffer à défaut de combustible (voir « SCHLAMM, subst. masc. » via *TLFi : Trésor de la langue Française informatisé ATILF - CNRS & Université de Lorraine* [en ligne], http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=3526189980;) ; Journal de Line D'Haens, le 8 février 1942. Ces pratiques ne sont pas propres à la seconde occupation de la Belgique, et se manifestaient déjà lors de la Grande Guerre. À ce sujet, voir Sophie De Schaepdrijver, « Cultures of Spectacle under Military Occupation : A Reflection », *Revue Belge d'Histoire Contemporaine,* LIII, 1-2, 2023, 278-298.
183. Journal d'Herman Closson, le 30 mai 1943.
184. Journal de Constant Burniaux, le 1er janvier 1941.

certitude, qui tient au cœur même de notre nature. Ce sera toujours pour le voisin… Et pourtant, à deux ou trois kilomètres, la mort est passée, foudroyante »[185]. Enfin et surtout, la faim demeure le thème qui occupe le plus l'esprit des diaristes et des occupés en général. Et pour cause, la population belge connait une perte de 87 % du pouvoir d'achat par rapport à l'année 1939.[186] À longueur des rapports qu'elle envoie à Berlin, la *Propaganda-Abteilung* justifie d'ailleurs son manque de résultats par ces problèmes de ravitaillement. Son commandant ira même jusqu'à citer en français le proverbe « Ventre qui a faim, n'a pas d'oreille » pour justifier les lacunes de ses services.[187]

L'immersion dans le quotidien de la population occupée à travers le point de vue des diaristes permet, en somme, de mieux comprendre la réception de la propagande allemande par ceux-ci. En effet, dans la mesure où la confrontation avec les préoccupations quotidiennes induites par l'horreur de la guerre fait prendre conscience que, pour une partie de la population harassée par les privations, les ordonnances allemandes et les bombardements, la fréquentation d'évènements culturels allemands ne devait probablement pas faire partie de ses priorités.

VIII. Conclusion

Tout au long de cette étude, nous avons tenté d'apporter un éclairage sur la réception de la propagande allemande en territoire belge occupé à partir de la manière dont en ont parlé vingt-sept diaristes dans leurs carnets personnels. Comme nous l'avons développé dans l'introduction, les analyses que nous avons tirées de cet échantillon de points de vue individuels ne peuvent pas être généralisées à l'ensemble de la population belge. Toutefois, combinées aux études précédemment réalisées par d'autres historien·nes et à une analyse fine du contexte, elles permettent déjà d'observer quelques tendances communes à une partie de la population, notamment au sein de la « très grosse majorité hostile à l'occupant » dont parlait Paul Struye dans son étude sur l'évolution de l'opinion publique belge.

Il conviendrait cependant de nuancer nos résultats avec, d'une part, des recherches basées sur d'autres types de sources, tels que, par exemple, la presse clandestine ou encore les sondages d'opinion des réseaux de renseignements clandestins, qui informaient le gouvernement en exil à Londres de l'état de l'opinion publique belge, et ce afin de préciser nos propres observations quant à la réception de la propagande allemande en Belgique occupée. Il serait à ce titre intéressant de se demander ce qu'il en était du côté des personnes plutôt favorables aux idées nationales-socialistes : nous avons en effet vu que l'un des biais de notre corpus est qu'il reprend peu de journaux de collaborateurs et une série de journaux retapés dont il n'est pas exclu que les passages « gênants » fussent retirés au moment de la réécriture. Il convient à cet égard de garder à l'esprit que les tendances antiallemandes et « résistantes » sont sans doute surreprésentées dans nos résultats de recherche, raison pour laquelle, notamment, il ne s'agit pas de les généraliser à l'ensemble de la population belge occupée. D'autre part, un corpus plus large, composé de types de journaux similaires, permettrait sans doute également d'affiner nos résultats en établissant des comparaisons dans la réception de la propagande allemande en fonction du profil du diariste. À cet égard, existe-t-il des nuances dans la réception de la propagande allemande selon que l'occupé fût un homme ou une femme, flamand ou francophone, bourgeois ou ouvrier, enfant ou personne âgée ou encore libéral ou socialiste ? Il ne nous a pas été possible de répondre à ces questions en raison du fait que la source « journal personnel » est multiforme et que notre corpus était composé de journaux tantôt intimes, tantôt de type « chronique » ; écrits parfois

185. Journal d'Herman Closson, le 9 mai 1944.
186. Guy Vanthemsche (dir.), *Les classes sociales en Belgique : deux siècles d'histoire,* Bruxelles, 2016, 149.
187. *Zum Propagandalage- und Tätigkeitsbericht vom 15. bis 31. Juli 1941,* 1er aout 1941, p. 3 (CEGES, GRMA, T-77, 982).

dans un style télégraphique, parfois sous forme de long dialogue intérieur ; évoquant les actualités militaires ou, à l'inverse, les préoccupations quotidiennes ; ouverts tous les jours ou tous les mois, quelquefois tous les jours à une période et tous les mois à une autre. Ces multiples formes que peut revêtir le type de sources sur lequel nous nous sommes basés ne nous ont donc pas permis d'établir des comparaisons entre les différents profils des diaristes. Cela aurait en effet introduit un lot de biais à notre sens trop importants dans la mesure où nous n'avons pu écarter l'hypothèse que les différences entre catégories de personnes fussent en réalité dues à des différences entre types de carnets.

En ce qui concerne les observations que nous avons pour notre part pu tirer de l'échantillon qui est le nôtre, d'abord, au moment de l'invasion, les occupé·es traumatisés par les horreurs de l'invasion de la Grande Guerre se montrent surpris de l'attitude éminemment « correcte » de l'Occupant (qui répondait en réalité à une directive de la *Wehrmacht*), cependant qu'ils ne se souviennent que trop bien des atrocités de 1914. Cette première réaction nous a permis d'observer que la germanophobie héritée de la Grande Guerre est en réalité encore bien prégnante dans certains esprits en 1940, ce qu'avait déjà montré Fabrice Maerten.

À ce titre, après une (très) brève période d'incertitude pendant laquelle une partie des diaristes, comparant les nouvelles allemandes et celles venues de Londres, ne paraissent pas savoir « qui croire », ceux-ci « basculent » avec une rapidité étonnante du côté allié. Ainsi, ils érigent assez vite les dires venus de Londres en faits véridiques, considérant à l'inverse que les Allemands mentent. Or, nous avons observé que l'interprétation de la propagande et plus largement du discours allemands par les diaristes est en réalité largement influencée par la germanophobie en partie héritée de la Première Guerre mondiale et par les biais cognitifs auxquels une partie de la population est par conséquent soumise. L'observation du poids de la germanophobie préétablie que porte la réception de la propagande allemande a également pu être faite avec la comparaison entre discours et faits de manière générale, qu'il s'agisse du décalage entre propagande et réalité vécue ou de la comparaison des promesses et des faits postérieurs.

Globalement, nous avons observé un curieux clivage entre la résistance tenace de la population à la propagande allemande d'un côté, et le soutien à la propagande alliée de l'autre. Les cas exemplatifs du soutien à la campagne des V lancée par Londres, du sabotage des campagnes d'affichage propagandistes allemandes ainsi que du traitement des bombardements alliés nous ont alors permis d'appuyer l'hypothèse, soulevée par Laurence van Ypersele, selon laquelle une partie des occupés serait incrédule devant la propagande allemande moins parce que celle-ci ne serait pas crédible que parce que ces occupés ne veulent pas y croire, contrairement au discours allié. En définitive, cette différence d'attitude nous a semblé explicable par la prégnance de la germanophobie ambiante au début du second conflit mondial : en somme, pour que les Allemands aient une chance que les occupés adhèrent à leur propagande, il parait qu'il aurait presque fallu qu'ils ne soient pas allemands.

En résumé, sur base des observations que nous avons tirées de notre corpus, du début à la fin de l'Occupation, les diaristes ne semblent pas vraiment prendre au sérieux la propagande allemande : ils en parlent très peu, ne croient pas aux informations transmises, ne participent pas aux évènements organisés (si ce n'est pour profiter d'autres avantages indirectement liés, tels que la chaleur d'un cinéma ou un billet de train gratuit), s'attelant au contraire à saboter les campagnes d'affichage et à soutenir la propagande alliée. Cependant, en dépit de ces premières conclusions, l'analyse des émotions exprimées lorsque nos diaristes parlent de la propagande a permis de montrer qu'il y a tout de même une évolution dans leur réaction face à la propagande allemande, évolution parallèle au changement de situation militaire. De fait, au début du conflit, les Allemands remportent victoire sur victoire, et se targuent de leurs succès dans leur propagande. Selon nos obser-

vations, les diaristes, conscients qu'en dépit des exagérations, les Allemands ont clairement l'avantage sur le champ de bataille, ne voient ainsi pas d'issue de leur point de vue positive à la guerre, et se sentent donc désespérés. Ce sentiment de découragement a un impact direct sur la réception de la propagande, qu'ils jugent alors immorale. À l'inverse, les Allemands semblent, selon les diaristes, trépigner de joie.[188] Toutefois, au fur et à mesure que la guerre avance, la situation militaire tourne à la défaveur allemande, notamment à la suite de l'échec devant Moscou en décembre 1941 ou encore de la bataille de Stalingrad à l'automne 1942. Dès lors, d'après les carnets, le malaise allemand commence à se faire sentir dans la propagande. Cela a pour effet de réjouir les diaristes, d'une part en raison du fait que l'espoir de la victoire alliée renait, d'autre part parce que le mécontentement allemand « amuse tout le monde » (pour reprendre les termes de Gevers). Par conséquent, puisque la menace de la victoire allemande semble écartée, le cœur plus léger, les diaristes sont désormais plus enclins à se moquer – avec joie sincère ou amertume – de la propagande allemande, et ainsi formuler avec plus de confiance des commentaires ironiques tels que « Les déclarations des Allemands sont aussi près de la vérité que Goebbels ressemble à un Apollon !!! »[189]

Récemment diplômée d'un master en Histoire à l'UCLouvain, Coline Gérard travaille sur les relations intimes entre femmes belges et soldats allemands en Belgique durant la Seconde Guerre mondiale, en s'intéressant particulièrement à ce qu'en disaient les contemporains dans leurs journaux personnels et à la question de la violence au sens large.

Louis Fortemps est doctorant à l'Université de Lille et à la KU Leuven. Il étudie la Propaganda-Abteilung Belgien, les services de propagande allemands en Belgique et dans le nord de la France.

188. Pour davantage approcher l'état d'esprit allemand, au-delà de la perception des diaristes, voir Nicholas Stargardt, *La guerre allemande. Portrait d'un peuple en guerre, 1939-1945,* Paris, 2017.
189. Journal de Flore Michaux, le 29 juin 1941.